

SÉBASTIEN DEL PIOMBO

JULES ROMAIN

SÉBASTIEN DEL PIOMBO



LLONS, mesdemoiselles, la grande époque de l'art est finie dans la haute Italie. Voici venir cette génération secondaire, qui est belle encore, et riche toujours, mais belle comme un reflet de la beauté, et riche comme un

héritier prodigue.

Qui évoquerai-je d'abord parmi ces illustres qui firent cortège aux grands maîtres ? Ceux qui marchent les premiers à leur suite, ceux qui se mêlent presque à leurs travaux et à leur renommée : Sébastien del Piombo, ce Vénitien transplanté à Rome, dont Michel-Ange voulut faire un rival pour Raphaël ; Jules Romain, cet élève préféré, ce collaborateur habile, cet exécuteur testamentaire du divin Sanzio.

Hélas ! hélas !... mais plus tard, au siècle suivant, nous allons voir fleurir la génération que les Caraches enfantèrent : le Dominiquin, le Guide, l'Albane, et leur rival, le Caravage ; ce sera le sujet de notre prochaine causerie.

Après, si vous le voulez bien, nous retournerons en Flandre et en Allemagne, pour nous reposer l'esprit de tout ce brio, de toute cette fougue italienne, dans les impressions calmes et profondes, simples et douces que l'art nous exprime en deçà des monts. Nous reviendrons ensuite en Italie, où nous trouverons l'école napolitaine, aux âpres et violentes créations ; et ses maîtres terribles : Salvator Rosa et Jose Ribera, Lucca Giordano, son enfant perdu, qui vint, comme un habile improvisateur, exécuter des variations brillantes sur les thèmes fournis par l'ensemble des écoles italiennes. De l'école napolitaine à l'école espagnole la transition sera douce, et, après avoir prié devant les madones du suave et extatique Murillo, nous frémirons devant les moines ascétiques de Zurbaran ; nous demeurerons fascinés devant les portraits vivants et fiers de Velasquez.

1865. TRENTE-TROISIÈME ANNÉE. — No XI.

Mais j'anticipe fort sur l'avenir, mesdemoiselles : n'allais-je pas vous dire que, de là, nous arriverions en France, pour rallier, dans une causerie générale, les sculpteurs du temps de Henri II et les peintres du temps de Louis XIII ; puis le Puget et Lebrun, Houdon et Greuze, Canova et David ; enfin, que nous irions en Angleterre voir Hogarth, et les portraitistes Gainsborough et Lawrence, etc. !!!

Vous voyez que la carrière qui nous reste à parcourir est vaste encore, et que nous ne sommes pas à la veille de vous dire adieu, mesdemoiselles. — Puisse cette annonce amener sur vos lèvres un encourageant « Tant mieux ! » et non un rébarbatif « Tant pis ! »

Car, après tout, votre journal a l'intention, lorsqu'il se présente au commencement de chaque mois, d'être accueilli comme un aimable causeur et non point du tout comme un ennuyeux pédagogue.

Retournons à Rome donc, et revoyons-y Michel-Ange, vieilli et sombre qui, mu par le seul sentiment mesquin qui ait approché de son noble cœur, la jalousie contre Raphaël, essaie d'insuffler son génie au lourd Sébastien del Piombo, et n'y réussit pas ; Jules Romain, ce vigoureux Transtévère, qui fut pour Raphaël un praticien si actif et si intelligent, un exécuteur testamentaire si consciencieux, mais un continuateur si dur, si noir, si revêche. En comprenant que jamais son dessin fier et sa couleur froide ne lui ramèneraient les yeux séduits par les grâces de Raphaël, et en voyant que le Vénitien Sébastien apportait avec lui cette couleur éclatante dont les mosaïques de Saint-Marc semblaient enseigner le secret aux enfants de Venise, qu'il avait aussi quelque peu de ce sentiment de la grâce qui doit être comme un patrimoine pour les compatriotes du Véronèse, Michel-Ange se dit qu'il y avait là une individualité précieuse, et il conçut le titanique projet de faire de Sébastien del Piombo un maître incomparable en lui donnant l'énergie et la pureté du dessin, la grandeur de la conception, le génie, en un mot, et en le mariant aux magies mondaines qui captivent les enfants de la terre, en y adjoignant la couleur

du Titien et la grâce de Raphaël. Mais il oubliait que l'homme, si grand qu'il soit, n'a pas la puissance créatrice, et qu'à Dieu seul appartient de faire les Titien, les Raphaël, les Michel-Ange et les Corrège. Encore Dieu, qui ne veut pas que la perfection soit de ce monde, a-t-il allumé dans le domaine de l'art plusieurs flambeaux et non pas un soleil unique.

La destinée de l'homme, ici-bas, est de tendre toujours à la perfection et de n'y arriver jamais. Nos chefs-d'œuvre sont les chutes heureuses des Titans qui s'élançant à la poursuite du feu du ciel : rien de plus.

Mais s'il était une nature peu faite pour escalader le ciel, c'était assurément celle de Sebastiano Luciani, surnommé *del Piombo*, à cause d'un emploi de sceleur de bulles que lui donna le pape Clément VII (Jules de Médicis), et qui aurait pu être surnommé *di Piombo*, à cause de la lourdeur de son génie et du *terre à terre* de ses instincts.

Sebastiano Luciani était robuste, sanguin, replet, paresseux et gourmand, buveur, joueur et ami de l'Arétin; d'ailleurs « bon compagnon ». Cela s'entend, de reste.

Comment l'austère Michel-Ange s'engoua-t-il de ce type et de ce caractère ? Eh ! mon Dieu ! précisément parce que voyant en Raphaël, son rival, un homme de plaisir, il voulut lui opposer un autre homme de plaisir. Ne distinguant pas, le vieil ermite qu'il était, l'homme des plaisirs délicats et élevés, qui prisaient une causerie spirituelle et savante et un élégant festin, de l'homme des plaisirs vulgaires, qui mettait le bonheur terrestre dans l'abondance et le *far niente*.

Toutefois, ce ne fut qu'au déclin de la vie de Sebastiano del Piombo que la pesanteur de sa nature prit ainsi le pas sur l'amour du travail et du succès.

Au début de sa carrière, nous le voyons à Venise, presque enfant encore, et pourtant déjà musicien consommé, jouant du luth mieux que personne, et faisant les délices des gentilshommes vénitiens dans leurs parties de plaisir.

Mais bientôt la fièvre de son siècle le saisit. Il était contemporain de Raphaël, étant né en 1485. Les Bellini tenaient à Venise une école célèbre d'où déjà sortaient les Titien et les Giorgione. Il y entra vers l'âge de quinze ans, dit-on, et, dix ans après, à l'âge de vingt-cinq ans, il était un des peintres illustres de l'Italie.

La manière large, fière, lumineuse et hardie de Giorgione le séduisit d'abord, et il marcha bientôt sur ses traces avec éclat. Quelques portraits et un tableau qu'il fit pour le maître-autel de l'église Saint-Jean-Chrysostôme le mirent tout de suite au premier rang. Le tableau a souvent été pris pour un Giorgione, et, quant aux portraits, tous ceux de Sebastiano del Piombo sont merveilleux. Son génie, en effet, s'accommodait surtout de l'imitation de la nature. Là le peintre se donnait carrière, s'embarassant peu de sujets nobles et de compositions élégantes ou nouvelles. Les tons chauds, le modelé gras et fin, les belles lumières, les riches étoffes naissaient et se développaient sous son pinceau. — On cite de lui, comme un exemple de sa merveilleuse souplesse de pinceau, un portrait de l'Arétin, son ami, tout drapé d'étoffes noires, velours, taffetas, satin, damas,

et dont toutes les draperies se détachent et s'harnoisent avec une adresse merveilleuse; sur les draperies s'enlève une magnifique barbe noire, et tout cela, plein de vigueur et d'éclat, forme avec le visage, qui semble vivant, un ensemble que Vasari qualifie de *stupendissimo* ! Ce mot, mesdemoiselles, n'a pas d'équivalent en français, mais n'en comprenez-vous pas l'hyperbole ? Qui dit, en italien, qu'un palais est *stupendo*, une belle femme *stupenda*, semble désigner une magnificence que l'imagination n'ose point rêver, une beauté si éclatante que les yeux en demeurent fascinés. — Mais, *stupendissimo* !... Représentez-vous *stupendissimo* si vous pouvez !

Les portraits les plus célèbres de Sebastiano Luciani sont ceux de l'Arétin d'abord, dont je viens de parler, de Antonio Francesco de Albizzi, des papes Clément VII et Adrien VI, de Marc Antonio Colonna, de Ferdinand, marquis de Pescaire, et de cette Vittoria Colonna, marquise de Pescaire, que l'amour et les sonnets de Michel-Ange ont faite à jamais illustre.

Michel-Ange ! voilà ce nom qui vient pour la première fois se mettre à la traverse de la vie de mon héros ; désormais il va s'y lier indissolublement. — En effet, du jour de son arrivée à Rome, il n'est guère d'œuvre de Sebastiano qui ne soit exécutée sous la puissante inspiration du peintre de la Sixtine.

Ce fut le fameux banquier Agostino Chigi, dont plusieurs fois déjà j'ai dû vous parler, qui appela Sebastiano Luciani à Rome. Agostino faisait bâtir, par l'architecte Balthazar Peruzzi, ce délicieux petit palais de la Farnésine, où Raphaël a semé les plus ravissants bijoux de son érin mythologique; il voulut que le Vénitien vint apporter le tribut de son brillant coloris à l'œuvre collective de Balthazar et de Raphaël. Celui-ci, comme nous le raconte Vasari, accepta, *pû che voluntieri*, les offres du banquier, car tous les artistes portaient les yeux sur Rome, alors capitale riche et brillante où se faisaient les fortunes et les renommées, où Sebastiano Luciani entrevoyait, comme un horizon prochain, cette vie de chanoine, idéal de ses rêves !

Donc, aussitôt que Michel-Ange eût vu les ouvrages de Sebastiano, il conçut le projet de l'opposer à Raphaël. Le grand maître florentin et le jeune Vénitien se lièrent bientôt d'une amitié étroite, et d'autant plus étroite qu'elle était cimentée par l'intérêt. En effet, Michel-Ange aidait Sébastien de ses conseils et même de ses dessins; la plupart des tableaux exécutés par Luciani contiennent des figures et même des groupes, dont le dessin entier est de la main de Michel-Ange. Il faut citer particulièrement la fameuse *Résurrection de Lazare*, destinée à servir de pendant à la *Transfiguration de Raphaël*, et à lutter avec elle. On possède un dessin autographe de Michel-Ange qui représente le groupe du Lazare, et l'on sait pertinemment qu'il a fourni des croquis de tous les personnages. Ce tableau exprime la lutte suprême de Michel-Ange contre Raphaël : il combattait par champion, comme on voit, désignant fort de se mesurer personnellement avec le peintre du Vatican — et de la Farnésine. — Aussi, cet athlète invincible, qui avait fait le *Moïse* et le *Jugement dernier*, et qui ne pouvait se mesurer avec personne, parce que son terme de comparaison n'existait pas, ut-il écrasé le jour, où, pour plaire à la foule, qu'il ne comprenait pas plus alors qu'elle ne le comprendra jamais, il s'abaissa jusqu'à em-

prunter la main d'autrui pour combattre un rival. — Un rival ! Raphaël pouvait-il donc être un rival pour Michel-Ange ? — Voyez, mesdemoiselles, ce que c'est que les petites des plus nobles natures ! Le doux Racine fut-il donc le rival du fier et terrible Corneille ! Mais quoi ! on veut être le premier, non-seulement dans son propre génie, mais encore dans celui de tout autre !

L'œuvre composite de Sebastiano est un des tableaux les plus intéressants de ce dernier, surtout à cause de la collaboration certaine de Michel-Ange. Mais si l'intérêt est vivement soulevé, l'admiration l'est bien moins. Ah ! combien, à côté de ce tableau savant, cherché, forcé, le moindre croquis de Corrège semblerait délicieux !

Et pourtant que de beautés dans ce tableau, si on l'analyse ! Je voudrais vous le décrire, mesdemoiselles, mais comment décrire un tableau qui renferme une centaine de figures. Chacune de ces figures, noblement agencée, fièrement drapée, dramatiquement posée, mériterait une étude... et c'est précisément pour cela que le tableau est froid... D'abord, c'est une loi générale pour tous les ouvrages d'art, qu'il ne faut jamais disperser l'intérêt : ensuite c'est un écueil qu'il faut non moins généralement redouter, que d'étonner le spectateur avant de le toucher ; que de lui laisser le temps de s'émerveiller de l'habileté de l'artiste, avant de frapper son imagination ou son cœur, par la puissance du sujet. Devant ce tableau du *Piombo*, destiné à faire pendant et à contre-balancer la *Transfiguration*, on est surpris d'abord du *brío* de l'ensemble, de la fierté des mouvements, du bel agencement des groupes : on s'avise ensuite de voir qu'il s'agit de Lazare qui ressuscite.

Le génie, hélas ! ne se scinde pas et ne se communique pas davantage... Quelques croquis de Michel-Ange, ayant servi pour ce tableau, subsistent encore : ils sont sublimes ! — et interprétés, copiés par Sébastien del Piombo, ils fournissent des types communs, des groupes sans entrain, etc., etc. !

Mais pourquoi vouloir d'un artiste autre chose que ce qu'il peut donner ? Sébastien était un admirable portraitiste, et, certes, si pour un portrait on l'eût mis au concours avec Michel-Ange lui-même, il l'aurait vaincu... Mais quant à la majesté austère, à la puissance, à la grandeur, au sublime... ne lui en demandez pas !

N'en demandez pas au Titien lui-même : les Vénitiens sont les peintres de la vie et non ceux de l'idéal !

Ce tableau de la *Résurrection de Lazare* était, comme la *Transfiguration*, destiné à la France. C'était le cardinal Jules de Médicis qui avait commandé les deux pour son église épiscopale, et il était évêque de Narbonne. Mais la *Transfiguration*, œuvre suprême de Raphaël, ne devait pas quitter Rome, où, comme on sait, elle est encore. La *Résurrection de Lazare* seule nous est venue, et nous est restée, environ deux siècles. Nous l'aurions encore, même, si un prince de la terre, en l'enlevant aux autels à prix d'or, ne l'eût livré aux vicissitudes de la fortune. Le régent l'acheta 24,000 fr. à la fabrique de Narbonne, et en fit un des oraux de sa galerie. La révolution vint, — la galerie du Palais-Royal fut dispersée, et la *Résurrection de Lazare* brilla aujourd'hui à Londres, *National Gallery*.

De *Sebastiano del Piombo*, nous n'avons qu'un tableau : celui dont nous vous offrons la gravure, avec

ce numéro : *La Vierge visitant sainte Elisabeth*. Ici encore l'influence de Michel-Ange est évidente, et qui a vu les *Sybilles*, ne peut douter de l'origine de la tête d'Elisabeth.

Si la fortune n'avait comblé trop tôt les vœux de Sebastiano Luciani, nous aurions un second ouvrage : *Saint Michel terrassant le démon*. Mais le Mécène de Sébastien, le cardinal Jules de Médicis, devint pape, et le peintre alors songea plutôt à obtenir quelque bonne sinécure, qu'à faire les tableaux qu'on lui avait commandés. En conséquence, il sollicita et obtint l'emploi de scelleur de bulles, qui lui valut le surnom de *Fra del Piombo*. — Une fois pourvu de sa prébende, il vécut dans l'oisiveté, et ne se préoccupa pas plus de la commande du roi de France que des autres.

Au reste, vers cette époque, il était brouillé avec Michel-Ange. Des caractères si différents ne pouvaient sympathiser longtemps, et l'on s'étonne même que l'austère grandeur du vieux maître florentin se soit accommodée durant plusieurs années de la paresse épicurienne de Sébastien del Piombo. Et, encore, ce fut une question d'art qui les brouilla : Sébastien avait imaginé de substituer la peinture à l'huile à la fresque sur les murs. Il persuada au pape de faire peindre le *Jugement dernier* d'après son système, et le pape commanda qu'on enduisit le mur de la Sixtine en conséquence. Mais Michel-Ange n'entendait pas que sa créature se mêlât de lui en remontrer, il ne mit pas le pied dans la chapelle papale et ne consentit à venir travailler que lorsque l'enduit du Piombo fut ôté. — Heureusement, car nous ne verrions plus rien aujourd'hui du chef-d'œuvre du maître des maîtres. Tous les tableaux peints par Sébastien Luciani à l'huile sur les murs ont poussé au noir et sont à peu près perdus aujourd'hui.

Sébastien Luciani, *fra del Piombo*, mourut à Rome, âgé de soixante-deux ans, d'une fièvre inflammatoire que le vin et la bonne chère lui avaient donnée ; que si vous tenez, mesdemoiselles, à avoir de sa personne et de son caractère une idée juste et complète, souvenez-vous que l'homme avait l'oreille rouge et le teint bien fleuri, et que l'artiste écrivait à l'un de ses amis de Venise :

« ... Je crois, mon très-cher frère, que vous serez » étonné de ce que j'ai passé autant de temps sans » vous écrire : la raison en est que je n'avais rien à » vous dire qui valût un port de lettre ; mais, à pré- » sent que le pape m'a fait moine, je ne voudrais pas » vous laisser croire que mon nouvel état m'a gâté, » et que je ne suis plus ce même Sébastien, peintre » et bon compagnon, que j'ai toujours été. J'ai cepen- » dant du regret de ne pas être avec mes chers amis, » à jouir de ce que Dieu et notre pape Clément m'ont » donné. Je crois que ce n'est pas le moment de vous » raconter le comment et le pourquoi. Vous saurez » tous ces détails par Meno Marco, notre ami ; il » vous dira que j'ai eu cet emploi sans en rien savoir » et sans rien demander. Enfin, je suis *frère du Piomb* : » c'est la place qu'avait frère Mariano. Et Vive le pape » Clément ! Plût à Dieu que vous m'eussiez cru ! » Patience, mon frère... Je crois bien et très-bien, et » cela est le fruit de ma foi. Maintenant, dites à San- » sovino (1) que l'on pêche à Rome des emplois, des

(1) Sculpteur célèbre de Venise.

- plombs, des chapeaux et autres choses, comme
- vous le savez, tandis qu'à Venise on ne prend que
- des anguilles et du fretin. Vous voudrez bien me
- recommander à notre très-cher compère Titien, à
- tous nos amis, ainsi qu'à Giulio, notre musicien.
- Monseigneur de Naison en fait autant.

» Frère Sébastien, peintre. »

Voilà, mesdemoiselles ! Et, maintenant, mesurez l'élévation du génie à l'échelle du caractère, et dites-vous que Sébastien, une des célébrités du grand siècle, n'eût pourtant que du talent ! — Mais quel portraitiste !

JULES ROMAIN

Contemporain de Sébastien et son émule, Jules Romain est l'élève préféré, le collaborateur de Raphaël, et son exécuteur testamentaire. Jules Romain, qui fut savant, habile, fécond ; qui imita son maître à tromper les érudits, qui fit du Raphaël enfin, moins cette chose, cette seule petite chose qui est tout : le charme !

Plus d'une fois, Sébastien et Jules furent appelés à concourir à la décoration des mêmes monuments ; plus d'une fois la destinée comme la nature les mirent en parallèle. Et, de fait, tous deux inspirés de génies étrangers, *clairs de lune*, pour ainsi dire, de Michel-Ange et de Raphaël, devaient tenir, devant la postérité, un rang secondaire.

Et cependant, que de distance, selon moi, entre Sébastien del Piombo et Jules Romain ! Si le premier, comme portraitiste, a fait des ouvrages plus parfaits, combien le second avait plus de grandeur, d'énergie, de noblesse, de puissance et de force !

L'auteur du palais du T fut un génie franchement individuel, malgré l'influence qu'il a subie, et, bien que M. Charles Blanc ait pu dire de lui avec justice : « Quand on passe de Raphaël à Jules Romain, on croit passer de l'âge d'or au siècle de fer. » Quoique nous puissions justement nous en prendre à lui si plusieurs des tableaux de Raphaël ont poussé au noir, cependant il faut reconnaître que son énergie sauvage a produit de grands effets, surtout lorsqu'il a été livré à lui-même.

Il faut, dans la vie, comme dans l'œuvre de Jules Romain, distinguer deux époques bien distinctes : la première, où il exécuta les ouvrages de Raphaël, soit comme une sorte de praticien, soit comme un exécuteur testamentaire, et où il s'absorba, en partie, dans la personnalité du maître ; la seconde, où il fit, à Mantoue, le célèbre palais du T, et tant d'autres ouvrages d'architecte, de peintre et d'ingénieur.

Comme élève et préparateur de Raphaël, il eut une fâcheuse influence, car sa manière dure, violente et noire devait, avec le temps, disparaître sous les retouches fines, grasses et légères du maître. Mais on triomphe de ces terribles noirs qui finissent par triompher de tout.

Comme exécuteur des chambres du Vatican et des autres cartons de Raphaël, il nous rappelle trop le divin auteur de la *Transfiguration* et ne nous le rend pas assez. Souvent il a remplacé l'élégance par l'énergie. Il a des effets violents qui nous heurtent : on

dirait que voyant le beau s'éteindre dans le joli, et la grâce dans l'afféterie, il voulait protester contre la décadence ; qu'il en appelait, par des efforts désespérés, au génie du vieux Michel-Ange.

Mais la longue tâche que lui avait léguée Raphaël, bien qu'interrompue un moment sous le pontificat d'Adrien IV, reprit et s'acheva sous celui de Clément VII (Jules de Médicis).

Déjà même, Jules Romain donnait sa mesure personnelle par divers travaux d'architecture à Rome. Artiste complet comme son maître, comme Michel-Ange, comme Léonard, comme Giotto, comme tous ces maîtres italiens de la grande époque, il construisait et décorait la villa de Baldassare Turini da Piscia, sur le mont Janiculo, à la place où fût jadis le tombeau de Numa Pompilius, et le palais Cenci, place de la Douane ; combinant l'architecture, la sculpture et la peinture pour réaliser de ces prodiges d'harmonie, comme cette époque heureuse en produisit, et comme jamais plus, depuis, on n'en a fait, parce que jamais plus le monde n'a enfanté de ces hommes prodiges dont le vaste cerveau concevait un ensemble et dont l'habile main l'exécutait.

Mais, je vous l'ai dit, c'est à Mantoue surtout que Jules Romain (Giulio Pippi) donna sa mesure.

Le marquis Frédéric de Gonzague régnait alors dans la patrie de Virgile, sous la suzeraineté de Charles-Quint. D'une ville humide, malsaine et laide, où « *quasi tutto l'anno cantavano le rannocchie*, » c'est-à-dire où presque toute l'année on entendait chanter les grenouilles, il conçut le projet de faire une capitale. Il en surgissait de toutes parts alors, en Italie, des capitales ! Et qu'est-ce qu'une capitale, mesdemoiselles ? Est-ce une ville monstrueuse qui doit avoir un million d'habitants ? Non : c'est une ville dont la superficie, au demeurant, importe peu, mais où, à une heure dite, la science et l'art ont eu leur centre ; où des écoles, des académies, des palais portent témoignage d'un présent fécond ou d'un glorieux passé.

Or, pour faire de Mantoue une capitale, Frédéric de Gonzague jeta les yeux sur Giulio Pippi, comme jadis Ludovic Sforza avait jeté les yeux sur Léonard de Vinci.

Mais, alors, il n'était pas plus facile d'attirer à Mantoue un artiste que Rome comblait de ses faveurs, qu'il ne le serait aujourd'hui de faire quitter Paris à l'une de nos plus puissantes illustrations pour l'attirer dans une principauté d'Allemagne. Heureusement que les propositions du duc arrivèrent dans un moment où précisément Jules Romain avait mécontenté le pape et était menacé d'aller, avec le graveur Marc-Antoine, passer quelque temps dans les prisons du Saint-Office. De plus, ces propositions étaient apportées par le comte Balthazar Castiglione, ami particulier de Jules.

Donc elles furent acceptées et l'artiste vint s'installer à Mantoue. Il ne comptait, d'ailleurs, y rester que quelques années, mais il devait y demeurer sa vie entière.

Son premier ouvrage à Mantoue fut ce palais si original, si complet et si harmonieux, qu'on appelle le palais du T, Frédéric ayant montré l'emplacement à l'artiste, une prairie à quelque distance de la ville, et lui ayant dit qu'il y voulait faire bâtir une maison de plaisance, lui laissa carte blanche, le prévenant

seulement qu'il n'y avait ni pierre ni marbre dans le pays.

Jules se mit promptement à l'œuvre, et considérant que ce doit être le talent de l'architecte de savoir tirer un heureux parti des matériaux que la nature met à sa portée dans le pays où il construit, il éleva le palais en briques revêtues de terre : dans une contrée si marécageuse, on conçoit que la terre glaise ne manquait pas, et les briques, par conséquent.

Mais qu'importent les matériaux ? l'art tire parti de tout. Dans le palais du T, Jules fit des colonnes, des corniches, des frontons, tous les ornements de l'architecture. Et, tandis qu'à l'extérieur il proportionnait les détails à l'ensemble, pour former un tout admirable, à l'intérieur il donnait libre carrière à son génie. Il multipliait les surprises, se plaisant à montrer jusqu'où pouvait atteindre alors l'art uni à la science. La salle des Géants est peut-être encore aujourd'hui le plus étonnant ouvrage de l'art décoratif. Les jeux de la perspective et les effets d'optique en dissimulent la forme et les limites. Des géants foudroyés par Jupiter, des rochers, des cavernes, des grottes, le tout passé à effet de trompe-l'œil étourdissait le spectateur ; d'autres pièces décorées dans un goût plus classique offraient aussi des sujets d'étonnement et d'admiration ; par exemple, celle de *Psyché*, remarquable même après la *Farnésine*, celle du *Zodiaque*, des *Chevaux de Phaéton*, de *César*, etc. Jules Romain entendait mal la peinture religieuse, malgré les nombreux tableaux de sainteté qu'il dut exécuter soit pour le compte de Raphaël, soit pour le sien propre ; mais il entendait sur l'interprétation de la Fable ; il avait à plus haut point le sentiment de l'antique, — non de l'antique grec fin et pur, mais de l'antique romain, puissant et fier.

Le palais du T est peut-être le seul monument existant qui soit entièrement l'ouvrage d'un seul artiste, qui, de la base au faite, et du dehors au dedans, soit la création d'un unique génie servi soit par lui-même, soit par des élèves soumis. A ce titre seul, il

mériterait d'attirer l'attention, quand bien même il ne serait pas, dans son ensemble, un monument remarquable.

Mais qu'était-ce qu'un palais ? Frédéric voulait une ville. En peu d'années Jules Romain eut assaini les quartiers bas de Mantoue, percé des rues, ouvert des places, bâti des aqueducs, des canaux, des édifices utiles et somptueux. Tant et si bien que Charles-Quint fut émerveillé lorsqu'il traversa la ville et érigea en duché le marquisat de Mantoue.

Jules Romain s'était marié à Mantoue ; il s'y était bâti une maison élégante et confortable ; il ne songeait plus à retourner à Rome. On l'appela pour finir Saint-Pierre, et il ne répondit pas à l'appel. Bien que jeune encore, il était fatigué, souffrant. D'ailleurs, à Mantoue, dans cette ville où on l'aimait comme un bienfaiteur, où, comme disait Vasari, on aurait dû ériger sa statue à chaque coin de rue, il se sentait aimé, il se sentait chez lui.

Il y resta donc, et y mourut, le jour de la Toussaint 1546, à l'âge de cinquante-quatre ans. On le pleura, mais on oublia de lui faire un mausolée, et il n'en a point encore. Toutefois la ville de Mantoue elle-même tout entière n'est-elle pas le monument monstre qui fait foi de son passage, de son activité et de son génie ?

C'est là qu'il faut aller pour voir et juger Jules Romain livré à lui-même ; c'est à Rome qu'il faut voir le puissant élève de Raphaël, dans la *Chambre de Constantin* surtout, au Vatican !

Au Louvre, mesdemoiselles, nous ne pouvons guère le juger, bien que nous ayons sept tableaux de lui. D'abord, les tableaux de moyenne grandeur ne sont pas son fait ; il lui faut, pour se déployer des fresques gigantesques ; ensuite les sujets religieux, je vous l'ai dit, ne l'inspirent pas. Mais vous y verrez son portrait peint par lui-même, et, peint par Raphaël, celui de ce comte Balthazar Castiglione, ambassadeur de Mantoue à Rome, qui enleva pour sa patrie, à la capitale de Léon X, le dernier maître du grand siècle.

CLAUDE VIGNON.

BIBLIOGRAPHIE.

LES PRÉVALONNAIS

Par M^{lle} ZÉNAÏDE FLEURIOT (1).



On connaît toute notre sympathie pour le talent spirituel et spontané de mademoiselle Fleuriot ;

(1) Deux volumes in-12, prix : 3 francs. Chez Ambroise Bray, rue Cassette, 20.

elle possède, entre autres dons rares, celui de peindre avec force et vérité les caractères, de les accentuer d'un trait net, et de faire agir, marcher, parler ses personnages, selon leur rôle et leur humeur, avec un esprit d'observation qui ne faiblit pas. Ces qualités se rencontrent dans son nouvel ouvrage ; elle y embrasse l'histoire de trois générations, toujours dominées et conduites par un avare, dont elle a dessiné avec beaucoup de verve la maigre silhouette.

Autour de l'avare, figure principale, se groupent

celle d'une femme ambitieuse, sa complice et sa victime, et celles des différentes familles des *Prévalonnais*, tous cousins, tantes et oncles du héros du drame, tous marqués d'un coin original et frappant. Le petit Kolaz, l'orphelin dépouillé par sa riche parente, est charmant de finesse sauvage; le médecin et son acariâtre moitié ont posé certainement devant le malicieux auteur, aussi bien que les vieilles dames de Saint-Brieuc, qui seraient bien ridicules si elles n'étaient si bonnes; toutes ces nuances de langage, toutes ces différences de physionomie sont étudiées avec soin et rendues avec fidélité; la nature aussi, que l'auteur aime et comprend, lui a mis de fraîches couleurs sur sa palette, et mademoiselle Fleuriot en a tiré un tableau plein de charmes, surtout quand elle a décrit la forêt de Prévalon avec ses fourrés, ses ruisseaux, ses rochers, ses nids pleins d'oiseaux et ses buissons pleins de fleurs.

Ce livre laisse une bonne impression : il fait aimer la campagne, la vie de famille et la province; il fait rire, ce qui n'est jamais mal, il fait pleurer aussi, ce qui est souvent bon.

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

Traduction française-anglaise

PAR M. MAGGOT-GRETTON (1).

Faire un nouvel éloge de *l'Imitation*, serait une chose si superflue, qu'elle en semblerait ridicule; qu'ajouter aux suffrages de quatre siècles, à ceux de l'Eglise et des plus saints docteurs et à ceux de tant d'âmes qui ont trouvé dans ce livre consolation et lumières? La traduction double que nous

(1) Un fort volume in-12, prix : 3 fr. 50. Chez Ambroise Bray, 20, rue Cassette, Paris.

annonçons a un but particulier : celui d'être utile aux Anglais qui étudient la langue française, et aux Français qui apprennent l'anglais. Les jeunes filles, grâce à ce livre qu'elles ont toujours sous la main, pourront comparer les deux langues, s'initier non-seulement au sens des expressions, mais aux tournures de phrases, au génie différent qui caractérise le français et l'anglais; les deux textes, mis en regard, s'élucident l'un par l'autre : ils sont tous les deux traduits du latin avec un soin scrupuleux, et l'auteur a choisi pour chaque version des tournures et des mots qui correspondissent parfaitement entre eux, et qui, tout en restant fidèles au texte original, eussent une valeur parallèle. Les institutrices comprendront le prix de cette méthode et l'utilité dont un pareil livre peut être dans l'étude des langues vivantes. Nous le leur recommandons vivement : l'étude en sera plus suave, et les bonnes pensées y seront le point d'appui de la science.

LA ROBE DE LA VIERGE

Chroniques et Légendes

PAR GABRIELLE D'ÉTHAMPES (1).

Écrite par une jeune fille, ce livre a beaucoup de grâce, d'innocence et de candeur. Ces chroniques, ces légendes, recueillies à la veillée par la jeune châtelaine, ont été revêtues par elle du charme d'une imagination riante, et ils offriront à l'adolescence une lecture sans danger.

Le talent naissant de mademoiselle d'Éthampes a besoin de quelques sourires approbateurs pour donner toutes ses fleurs et tous ses fruits; nous demandons pour elle cet encouragement à nos lectrices.

M. B.

(1) Chez Dillet, 15, rue de Sèvres. Un joli volume, prix : 1 fr. 50.

LA FERME AUX IFS

(Fin.)

ÉLISABETH A LOUISE.

La Ferme Juillet 18...

Ma bonne sœur,

Cette fois-ci, comme l'an dernier, j'ai pris mes vacances et ma volée avant le temps où les écoliers

s'ébattent, et où avocats et magistrats quittent la cour de justice pour les champs et les plages. — Madame Dauzy est retournée à Aix et elle y a emmené ses enfants; c'a été pour notre mère une surprise de me voir arriver, et pour moi, quelle joie ! elle est bien, elle ne se ressent pas de ses courageuses

fatigues de l'hiver, ni du travail de chaque jour; j'ai été contente d'elle, c'est tout te dire, car tu sais que je suis difficile, et qu'il ne me faut ni rides, ni pâleur, ni soucis sur ce cher visage. Oh ! comme je l'ai embrassée ! pour toi, pour moi, pour tes enfants, pour toutes les caresses dont elle est sevrée, pour tous les amours qui sont loin d'elle !

Notre bonne grand-mère m'a bien reconnue, bien embrassée, mais ce fut tout, Louise; peut-être a-t-elle déjà oublié que je suis à la maison. Chère grand-mère ! si je pouvais la soigner, elle qui m'a si bien soignée enfant ! Maman m'a menée aussitôt chez ma tante Adrienne, qui m'a paru bien pâlie, bien changée sous les coups de cette terrible maladie. Je crois qu'elle est reconnaissante envers notre bonne mère, car elle a été presque affectueuse pour moi.

« Nous avons failli ne plus nous revoir, Elisabeth, m'a-t-elle dit, mais votre mère m'a si bien soignée, que je crois lui devoir la vie.

— J'en suis heureuse, ma tante.

— Et vous serez du petit voyage de Bon-Secours ? on n'a pas trouvé jusqu'ici le temps assez beau pour moi, mais le berger, l'oracle ! a dit qu'il ferait bon et chaud demain, et nous partirons de grand matin.

— Très-volontiers. »

Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?

Le nôtre s'est trompé, le beau jour promis s'est noyé dans une pluie diluvienne, et le voyage est remis à demain. Ce sera une partie de plaisir, mais je n'en ai pas besoin : il me suffit d'être à la Ferme et de voir ceux que j'aime ; il y a pour moi un charme indicible à me coucher dans mon ancienne chambre, et à regarder, dès mon réveil, le bois de Raïsmes et cette longue avenue au bout de laquelle surgit le soleil levant. Jamais, à Nancy, je n'ai connu le *at home*. Et pourtant, il faudra y retourner. Je continuerai ma lettre dans deux ou trois jours ; au revoir, amie chérie.

Juillet, 18...

Heureux et charmant voyage ! Nous sommes partis l'après-dînée, par les chemins ombreux du bois ; nous étions en voiture ouverte, et nous eûmes pendant trois heures le spectacle de la plus belle soirée, sous les arbres que le soleil semait d'étincelles d'or, en côtoyant des prairies où les meules de foin exhalaient un arôme que les parfumeurs ne sauraient imiter, à côté des champs de blé qui ondoient sous une douce brise. La nuit approchait, quand nous vîmes, au sommet d'une côte assez raide, le clocher de Bon-Secours. Notre mère dit tout haut le *Salve Regina* ; à une autre époque, peut-être Adrienne aurait-elle souri devant cette expansion de la foi ; elle baissa les yeux et joignit les mains. Mon oncle aussi écouta l'hymne sainte avec recueillement. On descendit à l'auberge, pauvre auberge qui seule fournit quelque mortification à notre pèlerinage, et on se coucha de très-bonne heure. De très-bonne heure on fut debout, et ma chère maman et moi nous allâmes les premières à l'église. Figure-toi qu'elle est tapissée de haut en bas, des voûtes jusqu'au pavé, de portraits offerts en *ex-voto*, portraits d'enfants pour la plupart ; si on les examinait au point de vue de l'art, on dirait peut-être, mais on ne rit plus quand on songe que

ce sont des mères désolées qui ont promis, que ce sont des mères consolées qui ont apporté ces offrandes. Qu'on a pleuré pour ces petits êtres qui sourient là-haut dans leurs cadres ! qu'on a prié pour eux ! et que ces témoignages séculaires de pitié envers la bonne Vierge sont touchants !

Adrienne et mon oncle nous rejoignirent, et la messe, demandée à son intention, commença. Ma mère y communia, et je fis comme elle ; je t'assure que je demandai bien sincèrement à Dieu le bonheur de mon oncle et de ma tante. Elle paraissait rêveuse en sortant de l'église, et au déjeuner elle dit simplement à maman :

« Si c'est pour moi que vous avez communiqué, ma sœur, je vous en remercie ! »

Nous avons passé la journée dans les bois de l'Ermitage, et nous avons visité cette belle demeure abandonnée par ses maîtres. Les ruines d'une église ou d'un monastère inspirent une mélancolie qui n'est pas sans charmes, mais la vue de ce château, créé pour des fêtes, avec ses salons poudreux, sa vaste salle de bal déserte, ses dorures fanées, ses vieux portraits d'ancêtres, relégués au grenier, a quelque chose qui serre le cœur.

« On vivrait heureux là, me dit Adrienne.

— C'est trop beau, trop somptueux, dis-je.

— Peut-être. La Ferme-aux-Îles vous plaît donc mieux ?

— Ah ! ma tante, c'est pour moi ce qu'il y a de plus charmant sur la terre. »

Elle ne répondit rien. Louise, elle ne changera jamais : ses idées sont arrêtées et n'admettent pas de transformation. L'extrême dévouement de notre mère la frappe, mais pas assez pour qu'elle se dise : Rendons-lui son enfant !

Voilà les idées tristes qui viennent ; adieu, ma Louise, je vais lire un chapitre de *l'Imitation*, et prier Dieu, cela me sera plus salutaire que de broyer ainsi du noir. Je te reviendrai bientôt.

Août 18...

Tu me demandes, chère sœur, dans ta dernière lettre, si nous voyons souvent les Marsault, et je réponds avec un vrai regret : très-peu, car ma mère ne m'y a pas menée jusqu'ici, et je crains que cette ancienne relation ne vienne à se perdre au milieu des labeurs et des préoccupations de la vie. Je devrais peut-être même le désirer, d'après ce qui s'est passé hier, mais le moyen de souhaiter que ces souvenirs et cette affection s'évanouissent ainsi ? Madame Marsault est venue nous voir hier, en nous apportant un échantillon de la pêche de son fils ; je l'ai reçue, maman visitait ses pauvres au village, et après un moment de repos, je l'ai conduite au jardin, le long des espaliers qui sont magnifiques. Elle se faisait dire par moi le nom des espèces de poires et d'abricots ; — j'énumérais les *beurrés*, les *doynés*, les *bérys*, toute la famille des *bons chrétiens* et des *duchesses*, les *abricots-pêches*, les *abricots de Nancy*, les *anglais* et les *Meudon* ; elle m'écoutait, sans que je m'expliquasse pourquoi, d'un air attendri, et enfin, avec un soupir, elle s'écria :

« Quelle bonne fermière vous feriez, Elisabeth que le jardin et le potager prospéreraient sous vo

ordres ! c'est comme mon Jean, il connaît la culture, là, à fond ! Quel dommage ! »

Je ne comprenais pas, ma sœur. Elle reprit :

« Vous seriez heureux ensemble, mes pauvres enfants ; mais l'argent, l'argent est nécessaire pour entrer en ménage, et vous n'avez rien que votre bonne amitié l'un pour l'autre. »

Je rougis extrêmement, elle s'en aperçut et m'embrassa, en me parlant soudain avec une familiarité que je ne lui avais jamais connue.

« Va, ma fille, dit-elle, n'en rougis pas, mon Jean est un si honnête homme et il t'aime tant ! »

Ma sœur, je fondis en larmes, je ne sais pourquoi, et je répondis à madame Marsault :

« Je vous en supplie, ne me parlez pas de cela. »

Elle se tut, et fit un effort visible pour reprendre la conversation sur les espaliers, mais nous ne regardions plus les beaux fruits vermeils et dorés.

Je te raconte ce singulier entretien, ma Louise, pour ne pas manquer à l'habitude de confiance qui existe entre nous, mais ne m'en parle jamais. Je n'y veux plus penser. Il eût donc été possible que je devinsse comme toi la femme d'un honnête homme et que je le rendisse heureux ! C'est un rêve qui ne se réalisera jamais.

Adieu, sœur chérie.

ÉLISABETH.

ADRIENNE A DIDIER D'AUVRAY.

La Ferme-aux-Ifs. Septembre.

Je suis inquiète de ton long silence, mon cher Didier ; il me semble que tu ne m'aimes plus et que tu es triste. Pourquoi ne pas le dire ? Si tu as des peines, confie-les-moi ; si tu as des reproches à me faire, explique-toi ; j'aime mieux le chagrin, j'aime mieux même ton mécontentement que ce silence qui ressemble à la mort. Sais-tu que j'ai failli mourir ? tu as écrit pour demander de mes nouvelles pendant que j'étais malade, mais tu ne m'as pas félicitée de ma guérison. Qu'est donc devenue notre amitié d'enfance ? Tout passe et se flétrit ; mais j'imaginai que pour les affections de famille il en était autrement. Écris-moi, je t'en supplie, ne fût-ce que pour me dire que tu ne m'écritas plus.

Ta sœur qui t'aime toujours,
ADRIENNE.

DIDIER D'AUVRAY A ADRIENNE.

Paris, septembre 18...

Il est vrai, ma sœur, les liens de famille sont indestructibles, et j'en ai senti la puissance en lisant ta lettre. Des résolutions, formées en des heures de colère et de douleur, sont tombées ; je veux t'écrire encore, je veux t'ouvrir mon cœur comme je le faisais en des jours plus heureux. Seulement, ne prends pas mes plaintes, si amères qu'elles soient, pour des reproches ; je n'ai de reproches à faire qu'à moi-même, moi, homme sans énergie, qui ai vu la destinée, le gouffre sous les fleurs, et qui n'ai pas eu le courage de l'éviter.

Tu devines qu'il s'agit de Clotilde. Elle a suivi sa pente ; l'égoïsme dans lequel on l'a nourrie, a ac-

complis son œuvre ; tout ce que ma pauvre mère craignait est arrivé. Nous sommes ruinés ; les fêtes, les mascarades, les extravagances de la parure, le désordre de la comptabilité, fruit nécessaire de la frivolité et de la paresse, ont produit à la fin de l'hiver un tel déficit, que la dot de ma femme a suffi à peine pour le combler. Elle m'avait caché notre véritable position, les dettes, les emprunts même contractés en mon nom ; elle avait vécu de subterfuges et de mensonges, et l'heure de la révélation fut pénible pour tous deux. Cependant, Adrienne, je l'accuse moins que je ne m'accuse moi-même : tout ceci était prévu, et, moins faible, je n'aurais pas couru vers ce mirage fatal de la fortune où je n'ai trouvé que les sables arides du désert.

Devant ce malheur, je suis redevenu homme ; j'ai pardonné à l'enfant gâtée qui pleurait ; j'ai secoué la mollesse qui me tenait engourdi depuis trois ans (on ne subit pas en vain le contact énervant du luxe !) j'ai sollicité un emploi en province, et je viens de l'obtenir. J'emmène Clotilde ; ses parents eux-mêmes m'approuvent ; je tâcherai qu'elle soit heureuse, mais, je te l'avoue, je compte reprendre sur elle une autorité légitime. — La sympathie n'existe pas entre nous. Ses tendances, ses goûts, n'ont rien de commun avec les miens, et il faudra que je sois indulgent et qu'elle soit soumise pour que notre sort devienne tolérable.

J'avais rêvé mieux. Avec cette Elisabeth vers laquelle me portaient mon cœur et ma raison, je serais devenu peut-être un homme distingué, à coup sûr un homme heureux. Elle eût été une consolation dans l'infortune, un appui dans le doute, un rayon et un repos toujours. Maintenant, je suis seul. C'est être seul que de n'être pas compris.

Si l'avenir dément ces mauvais présages, je te le dirai, Adrienne ; sinon, ne t'étonne pas de mon silence. Adieu, ma sœur. Plains-moi, mais ne doute pas de mon amitié.

DIDIER D'AUVRAY.

CLOTILDE A ADRIENNE.

Paris, septembre 18...

Je suppose, ma très-chère, que tu es au courant de ce qui s'est passé, que tu connais mes crimes irrémissibles et la pénitence à laquelle je suis condamné : qui sait ? peut-être es-tu au nombre de mes accusateurs, tout est possible et rien ne m'étonne ! Tu sais donc qu'on m'exile dans une ville de province, en Auvergne, je crois, et qu'on me met tout à fait en tutelle, comme si au lieu d'avoir vingt-quatre ans, j'en avais douze. Si mon mari seul avait pris cette décision, je ne m'y serais pas conformée, non certes ! mais mon père et maman sont ligués avec lui : je baisse la tête, je cède à l'autorité, tout en protestant dans mon for intérieur que la conversion attendue ne viendra pas. Mon crime n'est pas si grand ; j'ai vécu comme les femmes dont j'étais entourée, selon les exigences du monde où je me trouvais lancée ; à quoi bon la fortune amassée par mon père, au prix de tant de travaux, si moi, sa fille unique, je ne puis me laisser aller à aucun caprice, si je dois compter, réprimer

et me priver ? ce n'est pas la peine d'être riche, ce n'est pas la peine de vivre : aussi, sachant que je serai un peu millionnaire un jour, puisque j'ai ce qu'on appelle des espérances, je ne me corrigerai pas, je cultiverai mes goûts de luxe, d'art et de fantaisie, j'aviverai la flamme de l'élégance d'autant plus fort qu'on voudra souffler dessus. Mon père, pour me donner une salutaire leçon, veut que je vive avec les appointements de M. d'Auvray (une dérision !) et une pension de cinq mille francs ! on croit me dompter ainsi, on ne me connaît pas. J'ai bien réfléchi : ma véritable faute, elle est dans mon mariage : au lieu de faire le bonheur d'un intéressant jeune homme, j'aurais dû épouser mon égal en fortune, et mon semblable par les inclinations et les idées. Mais tu sais, Adrienne, par qui j'ai été conseillée lors de mon mariage et quelle est la personne qui a su profiter de mon inexpérience pour assurer à un frère préféré le rang, l'opulence après lesquels il aurait vainement couru sur les chevaux de son administration. Je ne fais de reproches à personne, mais je me souviens ; je me soumetts à ce qu'on exige de moi, mais je réserve mes pensées et mon avenir ; je serai bien pour Didier, mais à condition qu'il ne prendra pas des airs de maître et de seigneur, peu séants dans nos situations réciproques. Les récriminations et la direction sévère, je ne puis les accepter que de mes parents. Ceci est bien entendu.

J'ai appris avec plaisir que tu es rétablie ; on dit que tu es triste de la mort de ta petite Blanche. Elle était bien charmante, en effet ; pourtant, c'est une grande charge que des petits enfants : il faut les soigner, les élever, les doter ; on ne s'appartient plus, et la fortune même n'est plus qu'un usufuit dont les enfants sont les propriétaires. Tu vois que je me connais en affaires ! on m'en a tant rebattu les oreilles depuis quelque temps !

Adieu, chère, je t'embrasse malgré tout, mais crois-moi, tu as d'autres frères, ne les fais pas épouser à tes amies riches : c'est un conseil tout désintéressé que je te donne.

CLOTILDE.

RÉCIT.

Adrienne acheva la lecture de ces deux lettres avec des flots de larmes, elle qui ne pleurait presque jamais. Sans doute, ses pleurs coulaient sur le malheur de son frère, mais ils venaient aussi d'une source plus profonde, qu'une honte amère et un secret repentir venaient de creuser dans son âme. Il semblait qu'un rideau se fût brusquement levé et lui eût laissé voir la scène de son cœur, agité par tant de misérables passions. Elle revoyait son antipathie pour Elisabeth, et les actes injustes, cruels, auxquels un sentiment haineux l'avait poussée ; elle revoyait son frère, dont elle avait combattu les inclinations modestes et douces, les goûts simples, les nobles tendances, et qui n'avait trouvé, dans la voie où elle l'avait engagé, qu'amertume et désolation : chaque mot de cette lettre n'était-il pas un reproche ? n'avait-elle pas seule organisé, combiné ce mariage que Didier repoussait, que leur mère redoutait ? Et la lettre de Clotilde ! que d'humiliations elle ajoutait à tant de chagrins !

Ils avaient abouti, ces projets enfantés avec tant de peine, ils avaient abouti à la ruine, au chagrin, jusqu'au déshonneur. L'orgueil, l'amour de l'argent ne l'avaient pas mieux conseillée que ne l'avait fait la haine : par des moyens différents, avec des intentions opposées, elle avait rendu malheureux Elisabeth et Didier. En était-elle plus heureuse ? Au-dessus de ce tableau où elle rencontrait le visage mélancolique d'Elisabeth, le front morose de Didier, il lui semblait voir la figure sereine et compatissante de madame Chevalier, telle qu'elle lui apparaissait dans les jours de maladie, alors qu'elle se vengeait en apportant à la femme injuste et dure qui l'avait méprisée, qui l'avait fait souffrir, la consolation, les soins, la paix, dons du ciel que les chrétiens lui ravissent pour les offrir à leurs ennemis.

Tout repassait dans sa mémoire, jusqu'aux roses blanches de la tombe, jusqu'à la communion à l'autel de Bon-Secours, et, se cachant le front dans ses mains, elle se dit :

« Quelle vengeance ! La sœur de Philippe est admirable, et moi, que suis-je ? »

Humiliée, abattue, elle demeura longtemps seule, livrée à des réflexions pénibles. Pour la première fois de sa vie, elle voyait clair dans son cœur, et ce spectacle n'était pas fait pour lui plaire ; elle ne s'en détournait pas cependant, car elle était arrivée à une de ces heures salutaires où Dieu se fait entendre, où la conscience, si souvent étouffée, élève la voix ; heure bénie, heure redoutable dont nous rendrons compte à Celui qui a permis qu'elle sonnât encore pour nous.

Philippe n'eut pas connaissance de la lettre de son beau-frère. Il était très-occupé, d'ailleurs : il faisait son inventaire.

Il venait de terminer ce long travail, et, à la nuit tombante, il entra dans la chambre d'Adrienne. On n'avait allumé ni lampes ni bougies ; elle était seule, et regardait d'un air pensif le couchant encore éclairé de quelques jets de lumière. Son mari la baisa au front et s'assit près d'elle.

« L'inventaire est fini ? dit-elle. »

— Oui, grâce à Dieu ; nous pourrions respirer, enfin. J'avais soif de te voir, ma bonne chérie ; tu as l'air triste, depuis quelques jours.

— Mais non.

— Je te dis que si ! Je parie que tu t'inquiètes de l'inventaire ?

— Mais non encore, mon bon Philippe. Je t'assure que non.

— Tu te dis, dans ta petite tête, que Philippe ne tient pas ses promesses : qu'il ne mène pas sa femme à Paris, qu'il la laisse languir à la Ferme, et que tous ces beaux projets s'en vont en fumée.

— Je t'assure que je n'y pense pas.

— Eh bien ! moi j'y pense, Adrienne, et j'y pense si bien que je mets à ta disposition cinquante mille francs pour aller passer huit mois à Paris, et t'y amuser, là ! comme tu l'entends. Nous louerons un beau logement, nous aurons des domestiques parisiens, nous recevrons, tu iras dans le monde, enfin tout ce que je t'ai promis en t'épousant se fera cette année et les années suivantes. »

Elle le regardait, et, sans qu'elle y prit garde, des larmes coulaient sur ses joues.

« Tu n'es pas contente ! tu pleures ! s'écria-t-il désappointé.

— Tu es trop bon, dit-elle, mille fois trop, cher Philippe. Je ne le mérite pas.

— Tu mérites dix mille fois mieux. Mais je voudrais te voir contente. Je ne travaille que pour cela. Ris donc ! Dis : Nous irons ! »

Elle hésita, ferma les yeux comme pour se recueillir, et, prenant la main de son mari, elle lui dit : « Philippe, puis-je faire ce que je veux ?

— Toujours.

— Eh bien ! mes idées sont changées : je voudrais ne pas quitter la campagne, ni le lieu où repose notre enfant ; Paris me déplaît, maintenant. Et, si j'osais...

— Quoi ! parle ! ordonne !

— Ces cinquante mille francs, puis-je en disposer ?

— Ils sont à toi.

— Eh bien ! donne-les à ta nièce Elisabeth : qu'ils soient sa dot ; qu'elle épouse Jean Marsault.

— Tu es un ange ! s'écria Philippe Gerbert avec extase.

— Oh ! non ! dit-elle en rougissant, non, Philippe, je ne fais que payer imparfaitement ma dette envers ta sœur, qui a été si bonne pour moi. Je pense qu'elle m'a sauvé la vie.

— Et à moi, par la même occasion.

— Cher Philippe !

— Mais comment sais-tu qu'Elisabeth aime ce brave Jean ?

— Je le soupçonne, mais, pour lui, j'en suis sûre. Sa mère, qui parle volontiers, me l'a confié un jour.

— Et tu as gardé le secret jusqu'au bon moment ? Oh ! les femmes ! qu'elles sont fines et qu'elles sont bonnes !

— Ne te dépêche pas de les juger : elles valent souvent bien moins que tu ne crois. »

ÉLISABETH A. FODISE.

La Ferme-aux-Ifs, septembre 18...

Ma sœur, ma très-chère Louise,

Maman t'écrit par le même courrier ; mais elle te dit des choses si inattendues, si extraordinaires que tu auras peine à les croire. Je ne retourne pas à Nancy ! Je reste ici, pour toujours, oui, Louise, jusqu'à la mort, dans mon pays et près des miens. Et l'on dit que j'épouse M. Jean Marsault. Maman te l'écrit : elle t'invite au mariage. Tu viendras, n'est-ce pas ? C'est mon oncle et ma tante Adrienne qui ont tout arrangé ; ils me dotent, ils me marient, ils me comblent d'amitiés : n'est-ce pas un songe ?

Mon oncle Philippe est venu hier annoncer ces nouvelles à maman ; il a dit que sa femme voulait m'établir, et il a demandé si le fils de notre ancienne amie ne me déplairait pas, et si je consentirais à devenir fermière. Il paraît que M. Jean prend la ferme du Manoir voisine des Ifs. Maman a consenti pour moi... Oh ! que j'ai pleuré en embrassant ma tante ! que j'ai abjuré de grand cœur mes mauvaises dispositions à son égard ! Mais, sois-en sûre, Louise, c'est notre mère, c'est sa patience et sa douceur qui ont changé pour nous le cœur d'Adrienne ; et qu'il m'est doux de devoir tout mon bonheur à ma mère, et de penser que je ne la quitterai jamais, et que nous serons deux à l'aimer et à la vénérer !

J'espère que ma tante sera récompensée en ce monde ; elle a l'air triste depuis quelque temps ; mais si elle répand des bienfaits autour d'elle, il faudra bien qu'elle soit heureuse. Dieu est bon pour notre famille : aide-moi à le remercier.

Nous t'attendons. Oh ! que j'ai de choses à te dire ! nous serons donc encore une fois réunis tous à la Ferme-aux-Ifs !

Au revoir, sœur chérie.

Ton ÉLISABETH.

MATHILDE BOURDON.

L'IDÉAL

(SUITE.)



ADEMOISELLE Combredives reprit avec une nuance d'embarras :

« Tenez, mon oncle, je ne sais comment vous dire ce que j'éprouve, et cependant ce n'est pas une imagination, mais quelque chose de réel. Je n'aime pas les natures doucereuses. Vous, quand vous êtes en colère, on le voit ; quand vous êtes triste, on le

sait ; quand vous trouvez quelque chose de déraisonnable ou de défendu, vous le dites. Bien certainement, il n'est pas agréable pour une femme qu'on la contredise ; et lorsque j'étais plus petite, vos ordres me semblaient parfois bien durs, malgré votre bonté et votre douceur ; mais il le fallait, et la réflexion finissait toujours par me montrer que j'avais tort. Une jeune fille comme moi ne peut pas

toujours être dans le vrai; il faut que son mari ait la fermeté, quoiqu'elle sente ou qu'elle éprouve, de continuer à penser comme il le faisait auparavant. C'est à lui de ramener sa femme à son opinion, et non pas de changer son opinion à cause de sa femme. Comment trouvez-vous, par exemple, qu'on me donne raison même lorsque je sens que j'ai tort, même lorsque je n'ai dit une chose que pour la faire contredire? Je ne tiens pas du tout qu'on se rende à toutes mes sottises. Si le mariage est une protection, je n'ai pas besoin qu'on me défende contre les loups et contre les voleurs, il suffit pour cela des gendarmes. J'ai besoin qu'on me protège contre mes idées déraisonnables, qu'on m'apporte un peu de l'expérience et de la sagesse qui me manquent. Croyez-vous que je vous aime et que je vous estime moins, mon oncle, lorsque vous êtes un peu tranchant avec moi? Pas du tout. Cela me fait du bien de me sentir contenue et reprise. Si je vous en veux, c'est lorsque je vous trouve faible par trop de bonté.»

On remarquera avec quelle délicatesse et par quel artifice de langage, mademoiselle Combredives avait évité de prononcer le nom de Firmin. Le général, les yeux fixés sur les flammes bleues et blanches, ne répondait rien.

Emma regarda son oncle bien en face.

« Voyons, lui dit-elle en souriant, ce que vous pensez. »

M. de Sambreville ne put s'empêcher de rire à son tour.

« Vous le voyez bien, reprit Emma, je suis dans le vrai. »

Le général se livrait à de profondes réflexions. Il avait assez pratiqué le jeune officier pour savoir que la complaisance et la douceur n'étaient pas les qualités dominantes de son cœur. Une ou deux fois il l'avait entendu adresser, à des inférieurs, telle de ces apostrophes véhémentes qui leur feraient regretter de n'être point battus. C'était peut-être le seul côté par lequel son aide de camp lui parût incomplet. Il se disait à lui-même pour l'excuser que Firmin, habitué si jeune au commandement, n'avait jamais subi l'influence d'une femme. Sa mère était morte en lui donnant le jour. Depuis ce temps, à l'exception de sa première enfance, c'était à des hommes seulement qu'il avait eu affaire; c'étaient des hommes qui se l'étaient passé de main en main et qui l'avaient plié aux exigences de l'autorité, sans lui faire connaître les impérieuses douceurs de la tendresse maternelle. — M. de Sambreville comptait sur sa nièce pour détendre plus tard cette âme un peu excessive, pour lui opposer quelque résistance et lui apprendre à frayer, par le doux compromis du mariage et de la vie commune, avec une volonté autre que la sienne.

M. Bécannes ne s'était point trompé sur ce défaut de son caractère, sur cette extrême raideur qui dégénérait si aisément en impatience et en colère. On a bien vite dit que nous nous ignorons nous-mêmes et que nous nous croyons une qualité à la place de chacun de nos défauts. Cette méprise est une excuse commode; la vérité est que nous savons fort bien couper court à cette illusion, lorsqu'elle pourrait devenir dangereuse. Nous nous faisons bien vite, quand notre intérêt le demande, une

idée très-exacte de nos imperfections. La peine que nous prenons à les dissimuler suffit pour attester à la fois l'intérêt et la facilité que nous avons à les connaître.

Firmin avait donc pris le contre-pied de lui-même. Il s'était fait doux, humble, complaisant. Jamais il ne s'était permis ni une observation ni une remarque. Tout ce que pensait, tout ce que disait, tout ce qu'insinuait mademoiselle Combredives était reçu par lui comme parole d'Évangile. Il semblait, à l'entendre, qu'il n'eût jamais, sur quoi que ce fût dans le monde, ni une opinion ni une volonté.

Emma avait été désagréablement frappée de cet assentiment éternel. Peut-être avait-elle deviné le mensonge de cette douceur suspecte. Tout en feignant de prendre M. Bécannes pour ce qu'il paraissait, pour un homme plus disposé à lui obéir qu'à la gouverner; tout en se plaignant de ne point trouver en lui la fermeté du caractère, peut-être distinguait-elle à travers cette placidité d'emprunt, l'impitoyable dureté du jeune homme.

Le général prit enfin la parole.

« Es-tu bien sûr que M. Bécannes soit aussi faible que tu le dis, et qu'il ne te cache rien à cet égard? »

— Je ne cherche pas, mon oncle. Si cette faiblesse est vraie, M. Bécannes n'est pas un homme. Si cette bonté n'est qu'une comédie, tant pis pour lui : qu'il porte la peine de son mensonge.

— Tu as raison, Emma, conclut M. de Sambreville, en homme qui prend son parti. Le général inspecteur de la division est arrivé d'hier au soir. Je vais inscrire M. Bécannes en tête du tableau d'avancement, et porter dans ses notes une mention particulière. Avec cela et quelques bonnes recommandations dont je dispose, il fera un pas en avant. C'est encore le moyen le plus sûr de nous en débarrasser honorablement. »

Le général se leva.

« Tenez, mon oncle, continua Emma sans se déranger de son canapé, il me semble que si j'étais un homme, je trouverais lâche de me cacher et de me faire autre que je suis pour tromper une jeune fille. On est bien obligé de vivre avec son propre caractère, n'est-ce pas? Et pour aimer la femme qu'on demande, on ne devient pas différent de ce qu'on a toujours été. Pourquoi donc alors lui faire connaître et peut-être lui faire aimer, non pas votre personne, mais le fantôme que vous lui substituez? Il y a bien, dans le mariage, assez de choses qu'on ignore et dont on se fait malgré soi une fausse idée, pourquoi en ajouter d'autres? Si bien qu'entre les erreurs de notre imagination et les mensonges de son hypocrisie, nous aurions tout cru voir, tout supposé, excepté l'homme réel avec lequel nous nous trouvons forcées de vivre le lendemain. Vous ne feriez pas cela, mon oncle? »

— Non, ma chère amie, non; je ne ferais pas cela. Mais qui t'a dit que les femmes n'aimaient point à être trompées? Lorsqu'on leur voit ou qu'on leur suppose un idéal, il n'est peut-être pas défendu de s'arranger pour paraître dans les conditions de leur programme. Crois-tu qu'aucun homme ne se soit repenti de s'être montré ce qu'il était? Toutes les jeunes filles sont-elles assez justes pour estimer

un prétendant ce qu'il mérite, lorsqu'elles voient en effet ce qu'il est. »

La voix du général se prit à trembler ; évidemment quelque souvenir douloureux se mêlait à ses pensées.

VI

Mademoiselle Combredives n'avait pas, durant ce long entretien, prononcé une parole qui pût détourner son oncle du dessein de la marier. Tout au contraire, elle avait laissé voir clairement au général que depuis longtemps ses pensées étaient tournées vers ce but, qu'elle en avait longuement médité les chances et les périls.

Emma redoubla pour son oncle de prévenances et d'attentions ; elle lui témoigna, pour la première fois, combien elle était sensible à ce qu'il faisait pour elle avec tant de bonne grâce et de désintéressement. Peut-être m'exprimai-je mal. Il ne serait pas exact de dire que mademoiselle Combredives laissa éclater sa reconnaissance ; la vérité est qu'alors seulement elle commença à l'éprouver. Elle sentit son cœur se serrer à l'idée d'abandonner cet oncle si bon, si indulgent, si chevaleresque, si disposé à l'entendre, à la soutenir, à l'encourager ; elle se demandait intérieurement si jamais elle trouverait dans son mari tant de rares qualités et de solides vertus.

Alors, pour la première fois, elle apprécia dans M. de Sambreville ce mélange rare de patience et de fermeté, de force et de douceur qui obtenait d'elle une déférence sans effort ou une obéissance sans regret. Elle sentait qu'il lui serait doux de se soumettre à l'autorité d'un mari, si cette autorité devait s'exercer sur elle avec cette discrétion et cette puissance.

A son tour, le général fit quelques réflexions.

Evidemment le caractère d'Emma n'était point souple. A elle aussi il lui avait manqué une mère.

Elle était assez raisonnable pour comprendre que la destinée d'une femme est d'obéir, mais autre est dans l'esprit le discernement, autre dans la volonté la pratique du devoir.

Il n'était peut-être point sage de chercher pour elle un mari dans les rangs de l'armée.

Il y a beaucoup de jeunes hommes que le commandement rend impérieux et l'isolement égoïstes. On réserve son dévouement pour le jour de l'action sur le champ de bataille, on ne marchandera aucun sacrifice au camarade, mais dans l'ordinaire de la vie, les contacts sont si multipliés, si continuels, qu'ils finissent par peser un peu. On y prend sans s'en apercevoir l'habitude d'y faire de soi-même un centre et d'y rapporter tout le reste. C'est peut-être pour cela que, souvent, les plus intrépides résistent lorsqu'on leur parle mariage. Il n'était pas sûr que Firmin Bécannes n'eût pas cédé aux attraits de la fortune plus encore que de la personne : celui qui aime véritablement ne se trompe point ainsi sur le moyen de se faire aimer.

VII

Parmi les habitudes de la province, il faut citer

au premier rang celle de dresser chaque hiver la liste des bals certains, et que nulle considération ne saurait empêcher. Les gens les mieux établis dans ce que j'appelle le monde libre, font là-dessus comme ils l'entendent. Ils reçoivent ou ils ne reçoivent pas ; multiplient, diminuent, suppriment leurs soirées ; resserrent ou étendent le cercle de leurs invitations. Personne n'a rien à y voir. Ces invitations sont toutes gracieuses.

Il n'en va pas de même pour les fonctionnaires publics. Les soirées et les bals font en quelque sorte partie de leur costume. Il leur a été alloué une certaine somme pour représenter ; loin qu'il y ait de leur part le moindre mérite à en passer par là, on aurait quelque droit de les accuser, s'ils se croyaient autorisés à se permettre là-dessus la moindre économie. Les dames ne manquent donc point de compter sur leurs doigts le nombre exact des hauts fonctionnaires mariés ; les célibataires qui ne savent pas trouver un prétexte afin de recevoir et se procurer quelques parentes pour l'occasion de leurs fêtes, sont peu estimés et passent ouvertement pour ladres.

M. de Sambreville ne s'était point fait tirer l'oreille par les élégantes de l'endroit. Il s'était toujours exécuté noblement ; même avant l'arrivée de madame Champlain, il avait eu constamment l'heureuse fortune de se découvrir dans la garnison quelque lien de parenté avec telle ou telle femme ou mère d'officier qui, à sa prière, était venue faire les honneurs de ses soirées.

Pour ses invitations, son ameublement, la décoration de son hôtel, il avait eu recours, bien des fois, à un petit gentilhomme de ses voisins : une espèce de jeune marquis de Carabas, semillant et spirituel, qui venait quelquefois les jours de mauvais temps faire un peu d'exercice dans le manège du général. M. de la Bertache, disons mieux, M. le chevalier de la Bertache montait fort bien à cheval. C'était peut-être la seule chose au monde qu'il fit parfaitement. Pour tout le reste, il s'en tirait à peu près. Par-dessus tout, il avait gardé comme un ressouvenir des mœurs antiques, en ce qui concernait le travail ; ne comprenant point qu'un homme de bonne compagnie pût jamais avoir quelque chose à faire, et qu'il n'eût pas devant lui tout son temps vide et inoccupé depuis le matin jusqu'au soir.

Le chevalier n'était point sans avoir remarqué mademoiselle Combredives. De ses fenêtres qui donnaient sur le jardin de l'hôtel, il distinguait parfaitement mademoiselle Emma passant à travers les feuillages clair-semés des charmilles. Un observateur attentif aurait signalé le progrès et la correction des robes de chambre que M. de la Bertache endossait chaque matin pour fumer son cigare sur le balcon. Ce n'était plus le temps où les allées désertes ne lui laissaient apercevoir qu'un planton égaré ou un palefrenier endormi. Maintenant le chevalier était sous les armes dès la première aurore. De plus, le général avait appris qu'il avait fait prendre par son notaire des renseignements sur l'état de fortune de mademoiselle Combredives. Par le temps qui court, ce symptôme est le plus sûr de tous.

Le chevalier possédait lui-même une très-belle fortune. Il était assez bien pris de sa personne, et il

avait sur M. Bécannes cet avantage qu'il ne paraissait point s'en apercevoir.

Je crois que les prétentions du chevalier se tournaient plus volontiers du côté de son esprit. De même que certaines gens ne sauraient passer devant un miroir sans y jeter un regard furtif, M. de la Bertache ne manquait jamais, lorsqu'il avait fait quelque mot ou lancé quelque trait, de chercher autour de lui l'admiration qu'il avait dû faire naître. Il promenait de tous côtés un regard interrogateur et vous mettait au pied du mur. Avec lui il n'y avait pas moyen de garder le silence, sous peine de devenir malhonnête.

M. de la Bertache suivait une tactique déjà usée, mais qui réussit toujours. Il avait grand soin de tâter d'abord le terrain et ne se commettait pas au hasard, dans la conversation. Jamais il n'abordait un sujet qu'après avoir vérifié, par quelque question prudente, la parfaite incompétence de son interlocuteur. C'est à peu près la méthode du *Médecin malgré lui*. — Vous n'entendez pas le latin? — En aucune façon! — *Cabrieias Arci. Turam Catalamus singulariter nominativum*. Vous n'entendiez rien à la musique? le chevalier se lançait à corps perdu dans l'harmonie transcendente. Vous n'aviez pas souci de la peinture? il passait en revue les dix-sept écoles italiennes.

M. de Sambreville n'eut pas même besoin d'attirer chez lui le chevalier; il y vint de lui-même. Seulement il ne pouvait être question de le recevoir en tête-à-tête, comme la nature de ses fonctions l'avait rendu facile pour Firmin. Il devint nécessaire d'inviter quelques personnes; un ou deux colonels, le chirurgien-major, deux jeunes magistrats qui demeuraient sur la même avenue, un autre propriétaire indigène dont l'hôtel était confiné à celui du général.

M. de la Bertache ne dissimula point ses intentions, il faisait avec affectation le plus grand tour de l'appartement, afin de venir prendre auprès d'Emma la place que les autres invités avaient le bon goût de laisser vide.

Le premier jour de siège ne fut pas heureux. Le major Guillaume venait de raconter une arrestation dont il avait été le témoin : Un assassin dont le signalément arrivait par le télégraphe, et qui avait eu la malheureuse fortune de voir décacheter et vérifier ce signalément sur sa propre personne par le commissaire central de la police, assis par hasard à côté de lui dans le même café. Là-dessus, on se mit à parler des erreurs judiciaires les plus célèbres, et des garanties que chaque législation accorde aux prévenus suivant la gravité des délits ou la consistance des preuves.

Le chevalier n'était pas trop versé dans la société des fonctionnaires. Il ne tenait par aucun lien ni direct ni indirect à l'armée non plus qu'à la magistrature. Il ne lui était pas facile de reconnaître et de deviner dans ces habits noirs et ces cravates blanches deux jeunes membres du parquet. Il le pouvait d'autant moins que les deux magistrats, comme doivent le faire les gens bien élevés, n'émettaient leur opinion qu'avec une extrême modestie et une grande sobriété dans une matière où ils étaient l'un et l'autre si évidemment supérieurs.

M. de la Bertache, après avoir jeté à droite et à

gauche un de ces regards par lesquels le chef de claque impose à sa compagnie le recueillement et la préparation d'un effet, se lança à corps perdu dans je ne sais quels aperçus sur les législations comparées, répétant au hasard ce qu'il avait saisi dans la lecture des journaux ou conservé d'un cours de droit interrompu au milieu de la seconde année. M. de la Bertache avait eu la malheureuse idée de s'adresser plus particulièrement au major Guillaume Champlain. Ce brave militaire, franc et simple comme un enfant, avait l'admiration facile. Comme lui-même ne se serait pas permis d'ouvrir la bouche sans savoir une chose à fond, il en augurait tout naturellement que chacun pratiquait la même réserve. Il prenait pour bon jeu bon argent toutes les étrangetés et les hardieses de la conversation, n'éprouvant jamais la moindre velléité ni de contredire ni de vérifier les assertions les plus incroyables. Il apportait ainsi, dans les salons, une de ces figures honnêtes qu'un professeur paierait cher pour les faire poser au premier rang de son auditoire.

Hélas ! pourquoi faut-il que les hommes prennent tant de peine à se rendre ridicules et qu'ils aient en ce genre de si prompts succès ? Le chevalier de la Bertache n'aurait jamais été capable de débiter de sang froid la moitié des sottises ou l'entraînérent la chaleur de la conversation et le hasard des reparties. Il allait toujours comme un homme égaré qui redouble de vitesse et ne fait ainsi que se perdre davantage. Il ne comprenait plus le sens ni la portée de ses paroles; c'est à peine s'il pressentait vaguement qu'il pouvait bien avoir l'air d'un sot.

Messieurs les substitués se montrèrent parfaits. Ils n'abusèrent point de leurs avantages. Il est d'un extrême bon goût de ne point triompher dans le monde. Ces victoires-là sont coûteuses; elles vous suscitent plus d'ennemis que d'admirateurs. M. le premier substitut se contenta de quelques paroles fort mesurées et fort prudentes. Un pareil entretien, si l'on voulait aller au fond des choses, paraîtrait bien scientifique et quelque peu pédant. Il aimait mieux, puisque l'occasion se présentait pour lui de rencontrer M. le colonel du 104^e, le féliciter sur la composition et l'ensemble de sa musique. Elle lui paraissait excellente et tout à fait supérieure.

« Monsieur est musicien ? reprit le colonel.

— En aucune façon, colonel. J'entends la musique comme les ânes, je me contente de dresser les oreilles. Mais, pour n'y connaître rien, je n'en goûte pas moins le charme de l'entendre. »

Le chevalier de la Bertache prit de nouveau la balle au bond et laissa percer une seconde fois sa déplorable manie de se connaître en toute chose. Il s'étendit sur la musique italienne et sur la musique allemande; nomma les uns après les autres les morceaux les plus connus des grands génies, entremêlant au hasard les jugements les plus risqués aux témoignages d'admiration les plus vulgaires.

Le colonel riait dans sa barbe. C'était un ancien abonné du Conservatoire.

VIII

Lorsque tout le monde fut parti, Emma, au lieu de se retirer comme elle avait coutume de le faire, demeura dans le salon. Elle s'assit entre le major et son oncle.

« Si vous le permettez, lui dit-elle, je me ferai apporter une tasse de thé, j'ai eu tant à faire ce soir pour servir tout le monde, que je me suis oubliée moi-même. »

Le major se leva pour sonner.

Emma le remercia avec un sourire.

Madame Champlain tira un petit tricot de la boîte de laque qui se promenait sur sa bergère. Elle passait sa vie à faire des mitaines. J'imagine qu'elle les vendait au profit des pauvres, autrement elle en aurait eu un magasin.

M. de Sambreville tendit la main et se fit donner par sa nièce une tasse de thé.

Emma en offrit une à madame Champlain qui refusa.

Le major se laissa faire violence.

En dehors de cet échange de paroles banales, personne ne soufflait mot.

Mademoiselle Combredives rompit la glace.

« Il faut avouer, dit-elle avec une franchise qu'elle n'avait pas habituellement devant madame Champlain et son fils, il faut avouer que notre jeune voisin est un sot personnage. »

Cette sortie inattendue fit tressaillir le major Guillaume. Mademoiselle Combredives le regardait bien en face comme si elle cherchait quelqu'un pour soutenir la vérité de ses arrêts.

Mais le bon officier n'était pas homme à partager de semblables incartades; il porta vivement la main au bouton de son uniforme et se mit à le frotter du bout de son pouce. C'était sa manière de se tirer d'embarras et de reprendre contenance.

Emma, de son côté, n'était pas d'humeur à lâcher aisément sa proie.

« N'est-il pas vrai, major, que M. le chevalier de la Bertache est un singulier personnage ? »

— Assurément, mademoiselle, c'est un homme qui a de la facilité.

— Que voulez-vous dire, major ? De la facilité ? qui n'en a pas de la facilité ?

— Moi d'abord, mademoiselle, je le confesse, repartit humblement le digne Champlain. S'il me fallait seulement répéter tout ce qu'il nous a dit, il m'en coûterait plus de m'en souvenir qu'à lui de recommencer.

— Mais, cher major, répliqua Emma avec une légère teinte d'impatience, vous faites tort à vos qualités. Demandez à mon oncle s'il ne prise pas plus haut la solidité de votre discernement que le vide de ce brillant ramage. »

M. de Sambreville, ainsi interpellé, leva les yeux mais ne dit rien ; au fond, il était un peu de l'avis de sa nièce.

« Il paraît, continua Emma, que c'est ici le château de la Belle au bois dormant, et que passé minuit on n'y songe qu'au repos. Je vais donc me coucher. »

Elle tendit la main à son oncle d'un air dépité. M. de Sambreville la retint.

« Voyons, dis-nous ce que tu as sur le cœur. »

Emma s'arrêta, mais elle ne s'assit point et ne déposa pas sur la table le bougeoir qu'elle tenait à la main.

« Voyons, dit-elle, vous voulez me marier. Cela est visible. Vous amenez ici un nouveau prétendant, et ce prétendant, c'est M. de la Bertache; est-ce clair ? »

Les trois vieillards baissèrent la tête comme des écoliers pris en flagrant délit.

Le général fut le plus courageux des trois, et il osa murmurer faiblement un :

« Je ne dis pas, mais... »

— Il n'y a pas de mais, » interrompit Emma qui perdait patience.

Elle déposa le flambeau et s'établit dans un fauteuil.

« Puisque vous me l'avez présenté, puisque vous l'encouragez par votre approbation et qu'en ce moment même vous le soutenez par votre silence, je vais vous dire carrément ce que j'en pense, afin qu'il n'y ait pas de malentendu. »

« J'avouerais donc ici tout simplement que je déteste et que j'abhorre ce genre de jeunes gens d'aujourd'hui qui veulent avoir tout senti et tout pensé, tout deviné et tout connu. »

« Il semble, à les entendre, que pour eux la vie n'ait plus de secrets, l'expérience plus de leçons, les sciences plus de mystères. »

« Je ne sais pas, mais je rencontre à chaque instant dans le monde des gens qui les valent bien et qui ne marchant pas l'aveu de leur ignorance. Cependant ceux-là auraient peut-être le droit, non pas de tout savoir, mais d'en savoir un peu plus long que ces débutants de vingt et quelques années. »

« Vous-même, mon oncle, combien de fois ne m'avez-vous pas répondu : je n'en sais rien, lorsque je vous adressais quelques questions trop difficiles sur un sujet qui ne vous était pas familier. Vous me disiez : je n'en sais rien, et malgré cette ignorance prétendue, comme vous avez réfléchi à tant de choses dans votre vie et qu'on ne vous prend guère au dépourvu, vous ne laissiez pas de m'expliquer d'une façon claire et nette ce que vous aviez pu comprendre ou deviner. Cela me suffisait parfaitement. Il n'est pas nécessaire en ce monde de tout savoir et surtout de tout savoir mal. Si monsieur notre voisin ignore de quelle façon les prisonniers sont nourris en Angleterre ou enfermés en Amérique, pourquoi tranche-t-il si hardiment au risque de se faire reprendre par le premier venu ? S'il confond une symphonie avec une sonate et le motif avec les variations, il n'a pas besoin de le dire ; personne ne lui demande son opinion sur les différentes manières de Meyerbeer ou de Rossini. »

Le général attendit que la première vivacité d'Emma fut passée.

« Ma chère enfant, lui répondit-il avec beaucoup de calme et de douceur, je ne veux pas défendre M. de la Bertache, ni te faire croire que j'attache le moindre prix à le voir revenir ici. Tu es, ma chère nièce, complètement maîtresse de ton choix. Je ne t'imposerai jamais ma volonté, et je sais qu'à ton tour tu ne me demanderas mon consentement que pour me donner un neveu digne de moi, digne du nom de ton père et de ta mère. M. de la Ber-

tache te déplaît ; qu'il n'en soit plus question. Pourtant, si tu m'avais permis une remarque...

— Ah ! mon oncle, reprit Emma, permis une remarque ! pouvez-vous parler ainsi, et ne savez-vous pas ?...

— Je sais, mon enfant, que je puis tout attendre de ta tendresse et de ton respect. Mais je sais aussi qu'on ne revient guère d'une impression désagréable. Il est fâcheux pour M. de la Bertache de s'être fait juger si sévèrement. Peut-être n'y mets-tu pas assez, je ne dirai pas de bienveillance, il n'y a aucun droit, mais pas assez de justice. Quoiqu'il ait

montré autant d'amour-propre que de maladresse, je n'en conclurai point pour cela que M. de la Bertache soit un sot ou un vaniteux. Mon âge m'a appris à être indulgent, à distinguer des ridicules qui percent le fond qu'on ne voit pas et qui le plus souvent est excellent.

Emma fit une petite grimace significative, et reprenant son flambeau, elle se dirigea du côté de son appartement sans rien répondre.

ANTONIN RONDELET.

(La fin au prochain Numéro.)

JEAN QUI PLEURE ET JEAN QUI RIT

LA CHIFFONNIÈRE DE L'AIEULE

Oui, tout est mal, disait à son voisin, M. Jean Lesourd, employé dans les bureaux du ministère de la marine, et locataire d'un petit pavillon sis au Marais, rue Saint-Louis; tout est mal ! Les hivers ne finissent plus, les printemps passent à l'état de pure fiction, les étés sont trop chauds, et les automnes...

— Qu'allez-vous reprocher à l'automne, reprit en riant l'interlocuteur de M. Jean Lesourd, mettant une pause à profit ; qu'allez-vous reprocher à cet aimable automne, couronné de raisin et de feuillage empourpré ?

Si M. Jean Lesourd était bien le murmure incarné, le murmure à tout propos et hors de propos, le murmure quand même, son voisin, M. Jean Lebon, comme lui employé dans les bureaux du ministère de la marine, et locataire comme lui d'un petit pavillon rue Saint-Louis, se montrait au contraire toujours content et approbateur ; aussi, les surnoms de Jean qui pleure et Jean qui rit leur étaient-ils naturellement venus.

« Ce que j'ai à reprocher à l'automne, s'écria tout d'un coup Jean qui pleure, comme honteux d'avoir pu hésiter une seconde à articuler un grief ; j'ai à lui reprocher de nous ramener l'hiver ! »

Cette réponse provoqua chez Jean qui rit un tel accès de gaieté, que l'autre, furieux, lui céda la place et alla, nous ne dirons point passer ailleurs sa mauvaise humeur, sa mauvaise humeur ne passant jamais, mais il alla l'exercer sur d'autres personnes et sur d'autres objets.

En effet, rentré chez lui, il blâma les rideaux

que l'on avait mis au salon et ceux que l'on n'avait pas mis dans la chambre à coucher ; il déplora le mauvais choix de la romance qu'étudiait sa fille et du livre que lisait sa femme ; il tourna en ridicule la coiffure de l'une et de l'autre, et gémit profondément sur cette versatilité humaine qui fait succéder le chignon-empire aux nattes athéniennes, et les cheveux créponnés, frisés et relevés aux bandeaux plats. S'étant emparé d'un journal, il se complut à lire à haute et intelligible voix tous les crimes auxquels, sous la rubrique de Faits divers, la troisième page ne manque pas de donner une hospitalité généreuse. Puis, ces agréables occupations l'ayant conduit jusqu'à l'heure du dîner, à table, il trouva le potage salé, le rosbif incuit, les pommes de terre fades, la salade dure, le vin éventé, la compote amère et le café abominablement manqué. Comme cette dernière calamité lui inspirait des plaintes qui avaient besoin de s'exhaler encore, même après que madame et mademoiselle Lesourd les eurent endurées plusieurs fois, M. Lesourd passant l'éponge sur sa querelle du matin, traversa la rue et alla gémir chez M. Lebon.

« Par ma foi, dit Jean qui rit, lorsque Jean qui pleure lui eut raconté les désastres de son dîner, il m'est impossible de ne pas me réjouir de la mauvaise qualité de votre café, puisque cela me fournit l'occasion de vous faire partager le mien, qui, aujourd'hui justement, se trouve être exquis. »

— Aujourd'hui comme toujours, reprit Jean qui pleure dégustant à petites gorgées le café de M. Lebon ; chez vous, tout est toujours bien, et chez moi toujours mal ; et cela ira de ce train jusqu'à notre dernière heure, c'est écrit ! »

Jean qui rit essaya bien de prouver à Jean qui pleure que l'homme est le plus souvent l'artisan de son propre sort, il ajouta que d'ailleurs il est bon

de ne point regarder les maux avec des verres grossissants, il en fut pour ses frais de logique, et ne parvint qu'à échauffer un peu davantage encore la bile de son irritable ami.

Cependant le chef du bureau où travaillaient MM. Lesourd et Lebon ayant été promu à un autre emploi, M. Lesourd, qui cent fois avait maugré contre ce chef, jeta les hauts cris et fit résonner tous les échos de ses regrets, prétendant que leur nouveau chef qu'il ne connaissait pas, allait leur rendre la vie très-dure; il se fit même un tel épouvantail de ce nouveau chef, que, par précaution pure, il fut sur le point de donner sa démission. M. Lebon l'empêcha d'en rien faire; il y eut du mal. Ce qu'il ne put éviter, ce fut que les jérémiades de Jean qui pleure arrivassent aux oreilles de ce nouveau chef, et le rendissent froid à l'endroit de M. Lesourd. Aussi, lorsque la belle saison venue, M. Lesourd hasarda une demande de congé, fut-il refusé net.

« Ne le prévoyais-je pas? dit à cette occasion Jean qui pleure, exaspéré, à Jean qui rit. N'est-ce pas là ce qu'on peut et doit appeler de la tyrannie? Que demandais-je? huit jours, une modeste semaine de répit à d'insipides travaux!

— Insipides! le mot est fort! s'écria Jean qui rit.

— Je le maintiens, reprit l'autre; ces travaux de bureau sont insipides; ils donnent des nausées; quelle pâture pour l'imagination et le cœur que des comptes de cordes et de clous!

— Ces cordes et ces clous qui entrent dans la construction d'un navire, dit Jean qui rit, me représentent le navire lui-même; mon imagination aidant, je vois l'élégante carène surgir du chantier, j'y vois disposer le pont et placer les mâts, auxquels bientôt se viennent balancer les voiles et les gais pavillons.

— Sûrement, bientôt aussi vous le voyez courir sur l'onde, emportant des misérables qui, pour quelques sous, s'en vont chercher la fièvre jaune en Chine ou au Japon? demanda Jean qui pleure d'un air sarcastique.

— Je le vois colportant en tous lieux les merveilles de notre industrie, et nous apportant d'autres richesses en échange; les unes et les autres précieuses surtout parce qu'elles sont des preuves de concorde et de paix.

— De même ne manquez-vous point d'apercevoir la pâmoison de votre femme apaisée au moyen du sucre venu des îles sur le susdit bâtiment?

— Si ma pensée vagabondait à ce point, répliqua Jean qui rit que rien n'était capable de désarçonner, cela ne pourrait qu'amener une bénédiction sur mes lèvres à l'adresse de Celui qui nous a libérés d'une servitude et délivrés d'un impôt onéreux!

A ceci Jean qui pleure ne répondit pas, probablement parce qu'il se trouva à court de mauvaises raisons, mais il se leva et fit trois ou quatre fois à grands pas le tour du salon, lançant devant lui des regards à faire trembler tout autre que M. Lebon.

« Vos poétiques imaginations, dit enfin M. Lesourd, quand il en eut assez de sa fiévreuse promenade, vos poétiques imaginations ne sauraient cependant me faire trouver agréable la privation que

l'on m'impose d'un voyage que je fais chaque année depuis dix ans, et qui est utile à ma santé. »

A quelques jours de là, le matin, Jean qui rit, le visage altéré et un journal à la main, entra chez Jean qui pleure.

« Ah! mon ami, s'écria-t-il en le serrant dans ses bras; ah! mon ami, quel bonheur que votre congé vous ait été refusé! une catastrophe épouvantable est arrivée sur la voie que vous prenez d'ordinaire; vous auriez pu vous y trouver; il ne nous resterait plus qu'à pleurer sur vous!

— Et à composer mon épitaphe, riposta M. Lesourd; eh bien! qui vous dit que je ne voie pas là un motif de plus de regret? La vie que l'on me fait a tant de charme, que sa perte serait peut-être le premier bonheur qui me pourrait advenir! »

L'amertume de ce discours venait d'un fait inouï jusque-là dans le ménage de Jean qui pleure; sa femme, fort soumise d'habitude et ployée de longue date à ne jamais prendre de décision, avait non-seulement émis un désir, mais elle avait fait acte de volonté!

Voici ce dont il s'agissait :

Au nombre des meubles de la chambre à coucher de madame Lesourd, était une vieille petite chiffonnière du dix-huitième siècle, qui lui venait de sa grand'mère, laquelle la tenait de sa mère, et que pour ces raisons madame Lesourd affectionnait tout particulièrement. Or, ce petit meuble déplaisait souverainement à M. Lesourd; il le trouvait inutile et laid, et ne laissait jamais échapper l'occasion de railler madame Lesourd à son sujet.

Avoir sous sa main un éternel motif de sarcasmes, ne déplaisait pas à M. Lesourd, au contraire; cependant il n'est plaisir qui ne s'émousse; celui de se moquer de madame Lesourd et de sa chiffonnière ayant peu à peu perdu toute saveur, M. Lesourd, décida que la chiffonnière, faisant tache dans l'ameublement, devait être vendue.

Comme toute personne un peu opprimée, madame Lesourd vivait beaucoup en elle-même et avait au plus haut degré la religion des souvenirs; lorsque ses yeux se portaient sur le susdit petit meuble, immédiatement dans son esprit se venaient grouper auprès, non-seulement son aïeule avec sa taille courte et ses boucles à la Récamière, mais encore sa bisaïeule avec ses paniers, sa poudre, ses mouches et ses mules de satin à hauts talons. Celle-ci lui parlait de Versailles, l'autre lui racontait une glorieuse page du Consulat ou de l'Empire, et plus d'une fois ces aimables visions avaient fait oublier à madame Lesourd ses petits chagrins journaliers; de sorte qu'elle avait fini par éprouver pour sa chiffonnière une sorte de passion reconnaissante; aussi, au premier mot de vente, se mit-elle à fondre en larmes, ce dont M. Lesourd ne se préoccupa nullement, ayant cent fois expérimenté que les larmes n'empêchent pas la soumission, au contraire. Mais pour ce coup il se trompait, et sa stupefaction fut sans égale, lorsque essayant ses yeux, madame Lesourd lui dit d'une voix douce mais ferme qu'elle désirait garder sa chiffonnière.

Désirer précisément l'opposé de ce qu'avait résolu M. Lesourd, c'était du nouveau à la maison, et cela pouvait bien étonner Jean qui pleure; il en revint cependant, et dès lors, ce ne fut plus dans une se-

maine ou le lendemain que le petit meuble dut être vendu, ce fut le jour même ! Sans ajouter une parole à ce qui avait été dit, sans avertir autrement sa femme, en se rendant à son bureau, il s'arrangea avec un marchand de bric-à-brac et lui signifia l'ordre d'enlever la chiffonnière, dans le délai d'une heure, au plus tard.

Comme il ne se pouvait pas qu'il conçût la pensée d'une résistance, il rentrait chez lui le soir, enchanté de l'idée qu'il allait trouver vide la place du petit meuble, et cela lui faisait un tel plaisir, qu'en passant le seuil de son logis, il se frottait les mains d'un air joyeux, à la façon de Jean qui rit.

Étrange aventure, événement inattendu, chose inconcevable, la chiffonnière n'avait pas quitté l'encoignure où elle était blottie ! M. Lesourd dut l'aller toucher de ses mains pour en croire ses yeux.

« Veuillez m'excuser, mon ami, mais il m'a été absolument impossible de laisser s'exécuter vos ordres, dit à ce moment madame Lesourd qui avait suivi de l'œil les évolutions de son mari.

— Il vous a été impossible, fit M. Lesourd, scandant chaque syllabe d'une manière particulièrement effrayante ; il vous a été impossible !

— Oui, mon ami, répondit madame Lesourd avec son accent doux et ferme du matin. Jusqu'ici, vous le savez, j'ai adopté tous vos goûts et me suis soumise à tous vos désirs ; c'est la première fois que je me permets d'avoir une autre volonté que la vôtre ; je le regrette, mais j'ose espérer que vous voudrez bien en prendre votre parti. »

Il n'y avait rien de provoquant dans le regard tranquille de madame Lesourd, mais on y lisait une résolution si positive, que M. Lesourd en subit malgré lui l'influence. Cette femme qu'il avait toujours trouvée de son avis, à laquelle il ne lui déplaisait pas d'inspirer de la crainte, cette femme qui, sans élever la voix, lui disait que ce qu'il avait résolu ne se ferait pas, lui imposait et le plongeait dans un océan de pensées aussi nouvelles que désagréables ; il en était tout désorienté. Ne voulant pas céder en bonnes formes et n'osant point passer outre, il bouda ne sachant que faire, et boudait encore le lendemain matin, lorsque vint Jean qui rit, son journal à la main et ses félicitations sur les lèvres.

Nous avons vu de quelle sorte il avait été reçu. Jean qui rit avait une coutume, lorsqu'il sentait que Jean qui pleure était déterminé à se trouver plus particulièrement misérable, il n'essayait point de le dissuader et de le consoler, ce qui aurait été livrer bataille aux moulins à vent, il lui cédait la place tout uniment, et revenait attendre chez lui que passât la bourrasque. Pour la dix-millième fois il allait mettre cette règle en pratique, lorsque M. Lesourd le retint.

« Restez, voisin, lui dit-il, je n'ai point d'humeur, point du tout ! et à propos de quoi en aurais-je ? Il y a ici quelque chose dont la vue me crispe les nerfs, quelque chose qui est en complet désaccord avec les autres parties de l'ameublement, quelque chose que tout le monde s'étonne de rencontrer là et dont une simple raison d'harmonie demanderait l'expulsion ; on tient d'autant plus à ce ridicule objet, que je le voudrais voir dans la

rue ; en vérité, j'aurais mauvaise grâce de me plaindre ! »

Devant cette sortie, Jean qui rit se trouva assez embarrassé de sa contenance ; une colère bruyante et verbeuse l'aurait moins gêné que ce froid sarcasme.

« Oui, mon ami, oui, reprit Jean qui pleure, frappant vigoureusement et à plusieurs reprises sur la chiffonnière, comme pour se dédommager, par le geste, de la mesure qu'il gardait dans le ton, c'est à l'occasion de cet objet que l'on m'abreuve de dégoûts, que l'on... »

Il n'acheva pas et resta bouche bée devant ce qui se produisit.

La chiffonnière était un meuble à secret, ce que madame Lesourd ignorait aussi bien que son mari ; en frappant ainsi qu'il l'avait fait, M. Lesourd avait touché un invisible ressort, et un tiroir dont l'existence ne se pouvait soupçonner s'étant ouvert, avait montré pour plus de deux cent mille francs de diamants, montés en colliers, agrafes et bracelets, à la mode du dix-huitième siècle. Evidemment c'était la cachette de la bisaïeule, à l'approche des grands bouleversements sociaux, et qu'une mort subite (on savait très-bien dans la famille que cette dame était morte d'un anévrisme au cœur) l'avait empêchée de révéler à ses enfants.

Un grand quart d'heure se passa avant que Jean qui pleure se remit de cette aventure. Quant à Jean qui rit, il s'en réjouit cordialement et en brave et bon cœur qu'il était.

« Allons, disait-il la mine épanouie, jetez, jetez-moi au feu ce vieux petit meuble, contenu et contenant ! Il ne vaut pas l'argent que prendrait le commissionnaire pour le porter chez le marchand de bric-à-brac !

— Avez-vous pu, madame, ajoutait-il s'adressant à madame Lesourd que le bruit avait attirée et dont l'ébahissement ne le cédait point à celui de son mari, avez-vous pu vous attacher tellement à un objet insensible que, afin de le garder en votre possession, vous n'ayez pas craint de soulever des orages dans votre paradis conjugal ? »

Il continua ainsi pendant quelque temps, car le bonheur de ses amis le mettait en verve, le cher M. Lebon ; puis, comme l'heure du bureau était venue et même un peu passée, il s'y rendit bien vite ; et, le voyant plus ouvert et plus joyeux encore que de coutume :

« Que ce Jean qui rit est un homme heureux ! » pensèrent ses voisins,

Quant à Jean qui pleure, lorsque la nouvelle de sa fortune subite se répandit, quelques personnes à courte vue prétendirent que son surnom n'aurait certainement plus de raison d'être, tandis que d'autres, mieux avisées, hochèrent la tête d'un air de doute et dirent qu'elles l'attendaient à l'œuvre.

Les diamants vendus produisirent 221,000 francs, propriété légitime de madame Lesourd, sa bisaïeule, son aïeule et sa mère n'ayant eu chacune qu'une seule fille comme elle-même n'en avait qu'une. — Ces 221,000 francs, convertis en une rente de 10 mille francs sur le grand-livre, permirent à M. Lesourd de quitter son bureau et de n'attendre point la permission d'un chef capricieux, ainsi qu'il disait, pour jouir des plaisirs de la villégiature ; seu-

lement, le voyage annuel en Normandie, dont le refus l'avait si vivement offensé, se métamorphosa en un voyage en Suisse.

II

LA MER DE GLACE

Jean qui rit avait conduit Jean qui pleure au chemin de fer de Lyon, et ce n'avait pas été sans un petit soupir de convoitise qu'il l'avait vu partir.

« Enfin, se dit-il, soufflant sur ce léger nuage comme sur une pensée mauvaise, tout le monde ne peut pourtant pas aller en Suisse ! »

Alors cette idée de tous les Parisiens désertant Paris en masse pour Genève ou Lausanne lui parut si réjouissante, qu'il se mit à rire tout seul comme un bienheureux, et conclut en se félicitant sincèrement des bonnes semaines que ses amis allaient passer là-bas !

Afin de prendre part à leur bonheur autant que sa position le lui permettait, il eut une conception lumineuse : il acheta un plan de cette partie des Alpes plus particulièrement explorée par les voyageurs, et chaque soir qui suivit le départ des Le-sourd, Jean qui rit prit un suprême plaisir à chercher sur le plan et à indiquer à sa femme les endroits par où ils avaient dû passer ou qu'ils visiteraient indubitablement. Il fit plus, il acheta un excellent guide de voyage, de sorte que, bientôt, il en sut sur la Suisse et ses merveilles un peu plus que s'il l'eût parcourue.

« Vois-tu ce lac, disait-il à madame Lebon, ce beau lac de Genève, aux bords fleuris et semés d'habitations charmantes, le vois-tu dans son magnifique encadrement de montagnes ? Moi, je jure-rais, si l'on me poussait un peu, que je sens la fraîcheur de son onde, et que je suis de l'œil le ruban bleu du Rhône, qui traverse ses belles eaux vertes sans s'y mêler ! »

« Et la Yungfrau, et le Mont-Blanc, les vois-tu dresser jusqu'au ciel leurs grandes aiguilles de diamant où se vient mirer le soleil ? »

« Tiens, c'est là ce vaste espace que l'on appelle la mer de glace. Cela doit être très-imposant ! »

Il y avait environ quinze jours que Jean qui pleure avait passé la frontière, lorsque Jean qui rit reçut de lui la suivante missive :

« Plus que jamais tout est mal ! C'est couché sur un grabat de douleur que je dicte pour vous cette lettre.

« Maudite soit cette fortune dont je ne sentais point la privation et qui est la cause première de mes intolérables souffrances ! Si elle n'était entrée chez moi, je serais comme vous valide et paisible ; comme vous, j'irais lestement à mon bureau le matin, et j'en reviendrais gaillardement le soir ; et avec vous, après une journée bien remplie par un travail utile et intéressant (Jean qui pleure, on le voit, oubliait quelque peu ses appréciations de jadis), je ferais ma partie de jacquet, prêt à recommencer le lendemain, et à mener cent ans durant cette vie calme et bienfaisante, tandis que... mais procédons par ordre.

« Il y a des gens qui ont l'effronterie d'avancer que le chemin de fer est le mode de locomotion le

meilleur et celui qui comporte le moins de fatigue. C'est un abominable mensonge. Le meilleur mode de locomotion est celui que la nature dispense à chacun, ce sont les jambes ! »

« Nul doute que vous ne manquerez pas de mettre en avant le temps que l'on gagne au moyen de la locomotive et de la voie ferrée. Eh ! mon cher, pourquoi tant de hâte ? qui vous presse ? qu'est-ce que cela fait que nous arrivions demain plutôt que dans huit jours ? Vers quoi courons-nous le plus souvent ? vers le mal ! Le temps que nous mettrions à atteindre le but serait du moins autant de gagné. Quant à ce qui est de la fatigue, j'ai ici mille fois raison de m'élever contre le chemin de fer ; lorsque l'on a passé en chemin de fer, non des siècles, mais vingt-quatre heures seulement, on est brisé, moulu, disloqué, hébété. C'est l'état agréable dans lequel nous sommes arrivés à Genève ; aussi, les commissionnaires nous ont-ils conduits où ils ont voulu, et nous ont-ils pillés à bouche que veux-tu ! »

« Ceci n'est rien. Être rançonné dans un hôtel ou dans un autre importe peu, et dès qu'on se résout à quitter ses chers pénates, on sait que l'on s'expose au pillage et au vol sous toutes leurs manifestations.

« Mais sur quoi j'appellerai votre attention, c'est sur la vie énervante, irritante, écrasante qui, immédiatement et sans répit aucun, a commencé pour nous et pour les autres imbéciles entichés comme nous d'excursions et d'ascensions.

« Vous savez combien je hais ce qu'on appelle un repas sur le pouce ? eh bien, dès l'instant où l'on s'est livré aux cicéroni montagnards, on n'a plus le temps, non pas de lire son journal en dégustant son chocolat ainsi que vous le faites, heureux habitant de ma chère rue Saint-Louis (singulier effet d'optique, précédemment Jean qui pleure n'appelait jamais la rue Saint-Louis qu'un désert sinistre), mais on n'a plus même le temps de manger à sa faim ni de boire à sa soif ; on n'a pas plus tôt trempé dans un mauvais café au lait des mouillettes d'un pain mal cuit, que le cri : « En marche ! » retentit.

« On part, on gagne la montagne, les uns sur de méchants bidets, les autres dans d'exécrables voitures.

« A la montagne, autres délices : le carrier dans sa carrière, le mineur dans sa mine et le galérien sur son ponton n'offrent dans leurs rudes travaux rien de comparable aux fatigues qui, désormais, deviennent votre partage. Là, ce sont d'après sentiers à gravir, des quartiers de roche à escalader, et des précipices à franchir ; ici, c'est le soleil qui fait étinceler la neige et vous cause des éblouissements ; ce sont encore vos pieds qui s'écorchent dans les grossières chaussures que l'on vous a forcés d'acheter comme indispensables. — Indispensables, sans doute, à la prospérité des cordonniers du canton. Cependant, vous continuez à marcher, suant, geignant, tirant avec effort une jambe après l'autre, et ne pouvant arriver à la halte indiquée par votre tyran, le guide ; bientôt vous tombez sur le chemin de fatigue, de découragement et d'inanition ! Je dois reconnaître que l'on ne vous y abandonne pas. Le guide serait perdu d'honneur et de réputation s'il égarait une de ses victimes. Il vous relève donc, et

votre supplice recommence. Par exemple, si vous comptiez là-haut sur un bon bouillon ou sur quelque fortifiant de ce genre, il vous en faut rabattre; là-haut, il n'y a exactement que ce que les voyageurs y apportent; ou si quelque enragé spéculateur, âpre au gain, a risqué l'aventure d'y allumer un fourneau, ce qu'il a à vous offrir est aussi mauvais que cher, ce qui n'est pas dire peu. Mais cela n'empêche pas les badauds de s'extasier en grelottant sur le pittoresque du voyage, sur la splendeur du site, sur l'imposante immensité du point de vue, etc., etc.

» Quand ils ont de l'enthousiasme assez, on songe au retour. Ici, nouveaux plaisirs. Ce que vous ne pouviez gravir, vous éprouvez beaucoup trop de facilité à le descendre. Il se rencontre des pentes tellement rapides, qu'on est obligé de s'attacher les uns aux autres, sinon on roulerait infailliblement dans des abîmes sans fond.

» En cet endroit de ma narration, j'éprouve le besoin de constater qu'il y a une chose qui dépasse les montagnes en hauteur et les gouffres en profondeur, c'est la bêtise humaine. Est-il possible qu'après une journée pareille à celle que je viens de vous décrire, un être doué de raison ait pu recommencer le lendemain? C'est pourtant ce que j'ai fait! Aussi, je vous en conjure, ne me plaignez pas! point de compliments de condoléance; ils me paraîtraient une amère raillerie. Oui, le lendemain, j'ai comme la veille chaussé les souliers de peau jaune et saisi le bâton ferré.

» Le but de cette seconde excursion était ce qu'ils appellent la mer de glace.

» La mer de glace! Une mer de glace! que cela doit être magnifique! disait-on. Les badauds indiqués ci-dessus s'en pourléchaient à l'avance.

» La mer de glace, mon cher! Avec un peu de bonne volonté on trouvera, peut-être, que cela offre, en effet, quelque ressemblance avec une onde surprise par la gelée au milieu d'agitations folles; ce sont bien en différents endroits des espèces de vagues arrêtées court par quelque caprice du destin; mais, quoi, est-il nécessaire de voir ces choses pour se les représenter? et même ne perdent-elles pas à être examinées de près? J'en faisais la remarque, lorsque sur le bord d'une de ces ondulations glacées, je glisse, mon bâton m'échappe, et je tombe si malheureusement que je me foule les deux pieds et me démet l'épaule gauche!

» En un tel état, ainsi que vous le devinez bien, j'étais peu portable, et l'hôtel était loin. On avait improvisé une sorte de brancard sur lequel on m'avait placé, et à chaque mouvement que l'on m'imprimait, je ne pouvais retenir des gémissements fort naturels, vous en conviendrez; seulement, mes plaintes devenaient, par la répercussion, des bruits si formidables, que j'en rougissais et que je dus m'en interdire le soulagement. Dans mon bon petit appartement de Paris, pensais-je, les dents serrées par la douleur et la contrainte, du moins pourrais-je gémir à mon aise sans redouter les amplifications de sots échos.

» Enfin, nous gagnons un chalet.

» Un chalet! La jolie, l'élégante habitation que ce mot évoque! Ce ne sont, de tous côtés, que dentelles de bois et balcons aériens.

» A Bougival, peut-être; mais en Suisse, c'est une autre affaire!

» Mon ami, c'est dans un chenil que je suis, et mon épaule se trouve en un tel état, que je ne sais pas du tout quand je pourrai quitter ce champêtre séjour. Tout ce que je vous puis affirmer, c'est que, dès que le départ, non pour Genève, mais pour Paris sera possible, il s'effectuera sans délai. Rien qu'à l'idée de revoir mes chers pénates, j'éprouve dans tout mon être un frémissement de bonheur.

» Il est vrai qu'une tuile m'attend peut-être sur le seuil de ma maison; j'ai tant de chance!

» Ma femme et ma fille se sont faites mes gardes-malades. Elles apprennent à faire des fromages de gruyère; ça les amuse!

» C'est Julie qui m'a servi de secrétaire pour cette trop longue épitre.

» Adieu, mon ami!

Les lignes suivantes étaient ajoutées par mademoiselle Julie Lesourd au bas de la précédente lettre :

« Oui, c'est Julie qui a eu le plaisir d'écrire sous la dictée de son cher père, et qui envoie à ses bons et respectables voisins et amis ses plus tendres amitiés et celles de sa petite maman, occupée à cette minute même à préparer des cataplasmes et des compresses pour le pauvre blessé. »

III

PARTOUT DES CATASTROPHES

Par une coïncidence assez singulière, dans le temps précis où Jean qui pleure dictait pour M. Lebon la relation de ses nouveaux griefs contre le sort, Jean qui rit lui écrivait ce qui suit :

« J'ai du loisir, la chose est rare, aussi je m'empresse d'en user pour bavarder un peu avec vous, mon cher voisin et ami.

» C'est une bonne et douce chose que ces communications postales; pendant un moment deux amis se peuvent faire illusion; il n'y a plus entre eux ni temps ni distance.

» Il faut que vous sachiez à quoi mon loisir est dû, et en quel endroit il se passe; il se passe dans mon lit et il est dû à un éboulement du pont d'Austerlitz, occasionné par une fuite de gaz.

» Que je sois en vie, mon ami, c'est un fait absolument miraculeux; en pareille occasion, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent on y laisserait ses os.

» Je suis certainement un peu endommagé; rien de fracturé cependant; mais la machine entière a éprouvé un tel ébranlement, que l'on ne peut préciser l'époque de mon complet rétablissement.

» Et pourtant, de quels soins je suis entouré!... Ah! mon cher voisin et ami, c'est dans la maladie que nos femmes se montrent bien les anges qu'elles sont! Ernestine est infatigable, il n'y a pour elle ni nuit ni jour; l'heure où je l'appelle est toujours celle où elle est prête à me servir; et avec quelle grâce! Elle assaisonne toutes choses de son sourire aimable, et possède en vérité, à un degré suprême, l'art difficile de rendre courtes les heures qui, autrement, paraîtraient mortelles.

» J'avais quelque affaire à la gare d'Orléans, et je m'y rendais, hâtant le pas, afin de ne point man-

quer l'heure de mon bureau. Vous savez que je suis exact. Du reste, c'est peut-être cet amour de l'exactitude qui m'a sauvé. Comme je marchais vite, je me trouvais à l'extrémité méridionale du pont à l'instant de l'explosion; un peu plus au milieu, je périssais, ainsi que sept ou huit pauvres diables ont péri!

» J'étais donc arrivé là, lorsque tout à coup un bruit formidable se fait entendre et le sol manque sous mes pas. La surprise égara sans doute un peu mes esprits, car je ne saurais me rendre un compte très-net de mes impressions d'alors. Ce que je vous peux dire, c'est que je me crus tout d'abord au fond de la rivière; puis, comme le sable, les pierres et les candélabres de fonte dansaient devant mes yeux égarés une sorte de sarabande infernale, l'instinct de conservation propre à toutes les créatures me fit, je ne sais de quelle sorte, me tirer de mon trou, et je marchai même pendant quelques minutes, sûrement de la marche incertaine d'un homme ivre. Ceci était le suprême effort d'une volonté inconsciente; bientôt la nature l'emporta, et l'on dut me ramener chez moi dans un fiacre.

» Je suis au lit depuis quatorze jours. L'administration du gaz s'est empressée de m'envoyer ses médecins; ces messieurs parlent de m'expédier aux eaux de Bagnères-de-Luchon; l'administration fait les frais, et, au ministère, tous les permis possibles me sont accordés. Ma foi! je verrai les Pyrénées avec plaisir. J'aurais mieux aimé que l'on m'eût ordonné les Alpes puisque vous y êtes, mais enfin j'avoue qu'un voyage aux montagnes ne sera désagréable ni à ma bonne femme ni à moi.

» Au revoir, mon bon ami, amusez-vous bien.

Jean qui rit, en effet, dès qu'il le put, gagna le Midi, et lui et madame Lebon se trouvèrent bientôt installés près des sources bienfaisantes qui dispensent aux malades sérieux la guérison, et aux autres la distraction.

Ces eaux des Pyrénées jaillissent dans des cadres enchanteurs. A Bagnères-de-Luchon, M. Lebon fut plus que jamais Jean qui rit. Lui qui n'avait encore quitté Paris que pour Saint-Germain tout au plus, il vivait à Luchon dans une éternelle extase, et, comme le contentement est chose saine, l'influence d'un beau paysage s'unissant à l'action des eaux, il ne tarda point à recouvrer toute la force et toute l'élasticité de ses muscles; aussi, bientôt, avec quel plaisir d'enfant il jeta par-dessus les haies la canne sans laquelle, hier encore, il n'aurait pu faire un pas! Sa femme avait peine à le suivre dans les chemins escarpés qu'il se plaisait à gravir, et il n'était jamais si heureux ni si triomphant qu'alors que, du haut de quelque roc chenu, dont l'escalade avait effrayé madame Lebon, il l'apercevait lui faisant d'en bas des signes de gronderie et de douce menace.

Un jour que Jean qui rit avait, à sa grande joie, renouvelé ce tour d'écolier, comme il se penchait pour apercevoir madame Lebon, il fut terrifié de l'effroi qu'exprimaient ses traits.

Ce n'était point sa témérité qui causait cet effroi, car sa femme regardait à ses pieds, désignant du geste quelque objet d'horreur. Ce qui attirait invinciblement son regard et la pétrifiait d'épouvante, n'était rien moins qu'une énorme

couleuvre aux yeux de rubis et à la robe vert et argent. Un amateur eût été charmé de la rencontre. Madame Lebon crut que sa dernière heure était venue. Véritablement, s'il n'y avait pas là danger de mort, on avait quelque droit, néanmoins, de ne se pas réjouir de l'apparition.

M. Lebon se hâta de redescendre auprès de sa femme, lorsqu'un sifflement aigu déchira à la fois son oreille et son cœur; il crut que ce sifflement était une marque de la colère du reptile, et quand, après quelques secondes qui lui avaient paru des siècles, il rejoignit madame Lebon, il s'attendait presque à la trouver pantelante et couchée sur le sol!

Madame Lebon était saine et sauve. Le sifflement qu'avait entendu M. Lebon était celui d'une canne fouettant l'air avant que de s'abattre sur la couleuvre qui, du reste, ne s'en releva pas, tant la main qui avait dirigé le coup était habile et vigoureuse.

Cette main appartenait à un garçon de vingt-cinq ans environ, docteur en médecine de par un récent diplôme, mais auquel l'absence totale de clients faisait des loisirs qu'il était venu promener aux Pyrénées.

La première et très-naturelle émotion calmée, et lorsque M. Lebon put se rendre compte de ce qui avait eu lieu, il s'élança vers le jeune docteur qui contemplait sa victime non sans un certain plaisir, et le serra dans ses bras avec effusion.

« Ma foi, mon cher monsieur, dit le jeune homme, la Providence a sa bonne part dans tout ceci; sans cette canne oubliée par quelque voyageur et que j'ai ramassée au bas de la montagne, ma bonne volonté eût été insuffisante.

— Ma canne! s'écria monsieur Lebon; Ernestine, c'est ma canne!

— Ah! oui, monsieur, poursuivit-il s'adressant au jeune homme, oui, certes, la Providence a sa bonne part dans tout ceci!

— Ernestine, reprit-il songeant peu qu'il morcelait terriblement son discours, que dirait M. Lesourd de l'aventure? Hein! qu'en dirait-il?

— M. Lesourd, mon cher monsieur, continua Jean qui rit sans attendre la réponse de sa femme, M. Lesourd est un de mes amis, un sceptique, très-honorable du reste, mais qui a la manie de voir tout en noir.

» Tandis que vous, peut-être, vous voyez tout en rose? dit le jeune docteur qui, ayant cessé de contempler la couleuvre, étudiait avec intérêt la physionomie ouverte et heureuse de l'excellent M. Lebon.

— Ah! mon cher monsieur, je ne vois que juste, je vous l'assure. L'événement d'aujourd'hui, par exemple, n'est-il pas admirable? Ces jours derniers, je jette à la volée une canne devenue inutile; M. Lesourd n'aurait pas manqué de m'en blâmer comme d'une prodigalité puérile...

— Outre que vous pouviez la lancer à la tête de quelque passant, dit le jeune docteur interrompant en riant M. Lebon.

— Boulevard des Italiens, ce danger eût été à redouter, riposta Jean qui rit avec bonne humeur; mais dans les Pyrénées!... En tout cas, je

reconnaîtrais volontiers que c'était agir inconsidérément; mais, à votre tour, reconnaissez qu'il est aussi heureux que merveilleux que cette canne ait été justement aperçue et relevée par vous, à l'instant précis où s'allait présenter l'occasion de vous en servir pour le salut de ma chère femme!

Le docteur Emmanuel M... convint sans peine de tout ce que voulut Jean qui rit, et comme entre deux natures également franches et bonnes la sympathie ne saurait tarder à naître, il n'y avait pas une heure que la belle couleuvre, vert et argent, avait cessé d'exercer sa vertu terrifiante, que l'on regagnait Luchon, causant comme de vieux amis que l'on se proposait bien de devenir.

En approchant de leur hôtel, l'hôtel Sacarron, où ils avaient découvert qu'ils étaient voisins, les trois promeneurs furent surpris d'y apercevoir un remue-ménage inusité. Les domestiques couraient de côté et d'autre, comme gens qui ont la tête perdue; les malades clopinant se réunissaient par groupes et paraissaient maugréer de concert; les chiens avaient l'air inquiet, les chats gagnaient les greniers, et les poules oubliaient de pondre.

IV

JEAN QUI PLEURE CONTINUE À ÊTRE TAQUINÉ PAR LE SORT

Une famille arrivée à Luchon depuis quelques heures causait ce bouleversement dans les paisibles habitudes du lieu.

« L'appartement que vous m'offrez est dérisoire! disait le nouvel arrivé.

— Aucun autre n'est disponible, répondait le maître d'hôtel.

— Vos gens ont semé notre bagage dans tous les coins et ne finissent pas de nous servir.

— Je vous ferai observer qu'en moins de vingt minutes vous avez donné cent ordres contradictoires qui ont mis en l'air tout le personnel de la maison.

— C'est-à-dire, monsieur, que je suis un étourneau!

— Dieu me préserve de formuler une semblable pensée!

— Monsieur, la fatalité qui me poursuit me condamne à boire de vos eaux; autrement, veuillez être persuadé que je ne séjournerais pas ici une minute de plus!

— Monsieur, je souhaite de toute mon âme que nos eaux vous soient favorables; seulement, comme nous avons ici des malades sérieux, auxquels le repos est nécessaire, si vous désirez continuer à nous favoriser de votre présence, je vous supplierai d'apporter plus de calme dans nos relations.

— C'est-à-dire, monsieur, que, malgré les ordonnances des médecins de Genève et de Paris, vous éprouveriez un malin plaisir à me voir renoncer aux eaux de Luchon?

— Je me garderais bien, monsieur, de contre-carrer jamais d'aucune sorte les ordonnances de messieurs les médecins de Genève et de Paris!

— Monsieur, vous avez un air sardonique que je ne saurais tolérer!

— Monsieur, cela vient apparemment de la forme de mon nez; ce n'est vraiment pas ma faute.

— Monsieur!...

Ce mot monsieur fut dit les lèvres pâles et les yeux ardents, et celui qui l'avait prononcé allait même, peut-être, se porter à quelque extrémité fâcheuse, lorsqu'une main de fer empêcha sa main de se lever.

C'était le jeune docteur Emmanuel qui, pour la seconde fois de la journée, intervenait ainsi au moment opportun.

Non que dans notre esprit s'établisse aucune similitude entre le reptile qui avait tant effrayé madame Lebon et le nouvel arrivé aux eaux de Luchon, de quelque irritabilité que ce dernier eût fait preuve.

Cependant Jean qui rit, que le docteur Emmanuel avait devancé de quelques pas, n'eut pas plus tôt jeté un regard sur le champ de bataille — dans la salle basse où s'était passée la scène qui précède, voulons-nous dire — qu'un grand et joyeux cri s'échappa de ses lèvres.

« Monsieur Lesourd, fit-il, monsieur Lesourd à Luchon! et quand nous avons encore huit grands jours à y rester! voilà un bonheur! »

Ce rager qui commençait par trouver tout mal, et qui finissait par vouloir battre son hôte, n'était autre que Jean qui pleure!

« Parbleu! fit-il ne se préoccupant plus que de M. Lebon, ces choses-là sont faites pour moi! On m'ordonne les eaux de ce pays! J'avais reçu votre lettre, et connaissant la malignité du sort, je m'étonnais que l'on ne m'eût pas envoyé à Vichy plus tôt qu'à Luchon. Enfin, disais-je à ma femme et à ma fille, sûrement il nous surviendra des anicroches! c'était infailible! Première anicroche: nous arrivons à cet hôtel où je vous savais descendus, et vous êtes à courir la pretantaine! — Deuxième anicroche: le plus abominable logis de la maison est le seul que l'on ait à nous offrir! — Troisième anicroche: je formule de justes plaintes et l'on me raille! Quand nous serons à dix, je ferai une croix!

— Laissons là les anicroches; tout est au mieux, puisque je vous puis serrer la main, dit M. Lebon.

— Pardon! pardon! riposta M. Lesourd; certainement je ne saurais m'empêcher de reconnaître que j'ai du plaisir à vous voir, surtout après nos aventures respectives; néanmoins, mon cher, le trou dans lequel on nous loge n'en reste pas moins un trou.

— Il y a moyen de tout concilier; il y a toujours moyen de tout concilier; nous avons une grande belle chambre dans laquelle vous serez à merveille, et nous, pour les huit jours qui nous restent à passer ici, nous nous accommoderons du trou en question, n'est-ce pas, Ernestine?

— Oui, mon ami.

— D'ailleurs, vous ne l'avez pas vu, je parie, repartit l'excellent M. Lebon; il n'est peut-être pas si trou que cela.

— Je vous suis fort obligé, mon cher, mais cela ne fait qu'une chambre, et nous sommes trois!

— Monsieur, dit alors en s'avançant le jeune docteur qui, après son intervention efficace, s'était tenu un peu à l'écart, s'amusant à observer les deux Jean; l'un dans l'épanouissement de sa joie

affectueuse, l'autre dans les subtilités d'une mauvaise humeur qui l'aurait fait se trouver très-misérable, s'il n'avait point eu de plainte à formuler ; monsieur, j'occupe une petite chambre contiguë à celle de M. et de madame Lebon, si elle pouvait vous agréer?...

— Mille grâces, monsieur ! répondit sèchement Jean qui pleure dont le poignet se ressentait encore de la pression des doigts nerveux du jeune homme, mais n'ayant pas l'honneur d'être connu de vous, je ne vois pas à quel titre je pourrais mettre à profit une obligeance au moins excessive.

— C'est à l'ami de M. Lebon que j'avais l'honneur de m'adresser, riposta le jeune homme avec un peu de hauteur.

— Voisin, s'empressa de dire M. Lebon, j'ai oublié de vous présenter le docteur Emmanuel M..., auquel ma chère femme doit la vie. Docteur, M. Lesourd, dont j'ai eu le plaisir de vous entretenir.

— Je ne savais pas que madame eût été si malade que cela, reprit Jean qui pleure avec une nuance de raillerie ; je ne savais même pas qu'elle eût été malade du tout.

— Aussi, n'est-ce d'aucune maladie que m'a sauvée ce cher jeune homme, dit madame Lebon qui, dans son esprit, n'hésitait pas à trouver le vainqueur du serpent Python un héros de piètre vaillance auprès du docteur Emmanuel.

— A la bonne heure ! fit M. Lesourd.

— Mon ami ne croit pas aux médecins, ajouta bien vite et en souriant M. Lebon, qui craignait qu'Emmanuel relevât l'impertinence de M. Lesourd.

— Je suis payé pour cela, dit aigrement Jean qui pleure.

— Cependant, mon ami, reprit M. Lebon, vous revoilà sur pieds, et plus tôt que je n'aurais osé l'espérer.

— Est-ce que vous croyez que c'est aux médecins que je le dois ? répliqua Jean qui pleure. Si j'ai pu quitter ma très-peu confortable bicoque, c'est à ma femme et à ma fille que j'en dois rendre grâces, non à d'autres ! »

Jamais la reconnaissance de Jean qui pleure ne s'était montrée à ce point explicite ; d'ordinaire il ne laissait pas ainsi paraître au dehors ce qu'il avait dans le cœur ; aussi les paroles qu'il venait de laisser échapper, tout injustes qu'elles étaient pour messieurs les médecins de Genève, amenèrent-elles sur les joues de mademoiselle Julie Lesourd un incarnat de plaisir que le docteur Emmanuel ne put s'empêcher de remarquer.

« Votre ami est un loup-garou, disait-il le lendemain à M. Lebon, mais sa fille a une bien jolie physionomie. »

Néanmoins, malgré la jolie physionomie de mademoiselle Julie, le jeune docteur resta froid pour ne pas dire glacial vis-à-vis de M. Lesourd ; et quand, quelques jours plus tard, il quitta Luchon, si la promesse de se retrouver à Paris voltigea dix fois de ses lèvres à celles de M. Lebon, M. Lesourd et lui se quittèrent comme gens qui ne devaient point et ne souhaitaient point se revoir.

« Ce petit docteur est un maladroit, disait à son tour M. Lesourd resté seul avec M. Lebon ; s'il avait su manœuvrer sa barque, je devenais son malade, et à Paris je l'aurais pu servir.

— N'est-ce pas qu'il a du mérite ? répondit M. Lebon qui s'était véritablement attaché à Emmanuel.

— J'avoue qu'une ou deux fois il a parlé hygiène, car la médecine entière est là, d'une façon qui m'allait assez.

— Oui, oui, quoique jeune il inspire de la confiance.

— Plus que tous les charlatans que j'ai rencontrés jusqu'à ce jour.

— J'aime à vous voir lui rendre cette justice.

— Cela m'avance bien ! Par la force des choses, ou plutôt par l'influence de ma maudite étoile, le seul garçon avec lequel j'aurais volontiers bavardé de mes misères, est celui dont certainement je ne demanderai jamais les conseils.

— Pourquoi, voyons ? Vous êtes vraiment un peu rancunier, mon ami,

— Rancunier, moi, grand Dieu ! voilà comme l'on me juge ! Désirait-il se lier, dites, le désirait-il ?

— Vous-même, n'avez-vous pas commencé par... ?

— Ma foi, oui ! parlons du commencement de nos relations, je vous engage !

— Voulez-vous donc qu'il vous fit des excuses ?

— Je ne voulais rien ! Je disais un maladroit, je me trompais ; c'est un orgueilleux que j'aurais dû dire.

— Avouez, mon ami, que certain orgueil ne messied pas aux jeunes gens.

— Je vois que cet hiver, à Paris, j'aurai souvent l'agrément de rencontrer chez vous le docteur Emmanuel, conclut Jean qui pleure avec amertume. Vous êtes le seul ami que j'aie ; il fallait bien que quelqu'un se vint mettre entre nous.

— Mais non, mon ami, mais non, répliqua M. Lebon. Ce jeune homme m'est sympathique, cela est vrai, mais les vieilles amitiés ont leurs droits, et je romprais cette liaison nouvelle plutôt que de vous chagriner.

— Vous ne rompez rien du tout, reprit M. Lesourd, vous me désobligeriez énormément d'en agir de la sorte. Il faut bien que ma mauvaise chance ait ses ordinaires effets. »

A Paris, néanmoins, l'excellent M. Lebon, qui avait repris son train de vie d'autrefois, n'attira pas chez lui le jeune docteur, autant qu'il l'eût pu faire s'il n'avait consulté que son penchant ; seulement, plus il éloignait les occasions de mettre en présence Emmanuel et M. Lesourd, plus ce dernier se préoccupait du jeune homme. Il voulait savoir si sa clientèle se formait, qui étaient ses patients, à quel traitement il les soumettait, et quelle marche suivait leur guérison.

« La belle chose que l'étude de notre machine ! s'écriait-il parfois ; que cela est intéressant !

— Si au lieu d'une fille j'avais eu un fils, ajoutait-il, oubliant que, tout récemment encore, il se complaisait à répéter sur les médecins des plaisanteries un peu usées ; si au lieu d'une fille j'avais eu un fils, il aurait été médecin ; mais comme je désirais très-vivement un fils, naturellement il ne pouvait manquer de me naître une fille !

— Ah ! mon ami, ne blasphémez pas ! votre Julie est un ange !

— Certainement, c'est un ange, comme sa mère ! avec l'une aussi bien qu'avec l'autre on ne quitte

pas le bleu, et c'est très-joli le bleu, mais un petit nuage a son charme. Le destin, voyez-vous, a toutes sortes de façons de taquiner les gens ; aux uns, il octroie des femmes acariâtres, et le don n'est pas à envier ; tandis qu'il écœure les autres au moyen du calme plat. Si encore un gendre venait égayer le tableau !

— Vous songeriez à vous séparer de Julie, mon ami ?

— Je songe, je songe ! je ne songe à rien de cette sorte, » reprit assez brusquement Jean qui pleure.

Et il s'éloigna, laissant son ami ruminer tout ce qu'il venait d'entendre et essayer d'en tirer des conclusions.

« Qu'en penses-tu, Ernestine ? » demanda M. Lebon à sa femme après une laborieuse méditation.

La réponse d'Ernestine se trouvant d'accord avec le résultat des méditations de Jean qui rit, cela donna lieu à nombre de conférences mystérieuses entre lui et le docteur Emmanuel, lesquelles furent suivies d'autres conférences non moins intéressantes avec Jean qui pleure, le tout couronné par cette conclusion de M. Lesourd :

« Mon ami, ce jeune homme réservé (réserve désormais remplaçait orgueilleux), ce jeune homme réservé serait un gendre selon mon cœur ; son éducation, sa position, sa personne, tout me plaît en lui ; mais, comme rien ne m'a jamais réussi, je parie qu'il ne conviendra ni à Julie ni à sa mère. Les femmes ont de si étranges caprices ! »

Jean qui rit aurait pu répliquer que le caprice du moins rompt la monotonie du bleu, il ne le voulut point faire, afin de ne pas ajouter aux soucis de son ami, bien que, pour une raison ou pour une autre, il ne partageât pas ses craintes.

« Eh bien ! fit-il le lendemain à M. Lesourd, quelles nouvelles ? »

— Mon cher, vous me voyez stupéfié !

— Quoi ? comment ? expliquez-vous !

— Ces choses sont réellement singulières et n'arrivent qu'à moi !

— Elle refuse ?

— Vous savez que je m'y attendais ?

— Elle refuse ? Ah ! j'en ai pour mon jeune docteur un regret véritable !

— Non, mon ami, non, ce n'est pas cela.

— Un ajournement, peut-être ?

— Vous n'y êtes pas.

— Ses vœux iraient-ils d'un autre côté ?

— Du tout !

— Ma foi, je donne ma langue aux chiens !

— Vous voilà comme moi tout à l'heure, travaillant à vous crever les yeux et à vous boucher les oreilles.

— Le fait est, mon ami, que je ne sais absolument que penser.

— Parce que la chose est, pour moi du moins, positivement extraordinaire.

— Oui-da !

— Cela ne vous produit pas cet effet ?

— Il y a pour cela de bonnes raisons.

— Ah ! je n'aurais jamais cru que mon ami prendrait aussi froidement une semblable aventure.

— Mon ami, riposta M. Lebon, j'aimerais mieux résoudre vingt problèmes de mathématiques qu'essayer de vous deviner.

— De la raillerie en une occasion aussi solennelle ! dit M. Lesourd d'un air offensé.

— Maudit homme ! s'écria M. Lebon moitié fâché moitié riant ; oui ou non, Julie sera-t-elle la femme du docteur !

— Oui !

— Ouf ! vous pouvez vous vanter de m'avoir fait une belle peur !

— Après toutes mes malchances, dit sérieusement Jean qui pleure, n'ai-je pas le droit de m'étonner de voir quelque chose que je désire, et quelque chose de cette importance, marcher comme sur des roulettes ? car cela marche comme sur des roulettes. Je ne suis pas habitué à ces gâteries du sort, savez-vous !

— C'est égal, reprit Jean qui rit avec une naïve effusion, il est fort heureux que je me sois trouvé dans la bagarre du pont d'Austerlitz ! »

Six semaines plus tard, l'aimable Julie Lesourd devenait madame M..., et, particularité qui surpri encore singulièrement monsieur son père, le jour du mariage il fit beau temps !

M^{me} ADAM-BOISGONTIER.

BONSOIR !

BERCEUSE

C'est l'heure où les portes sont closes,
Où vont se fermer, triomphants,
L'éclatant calice des roses
Et les beaux yeux bleus des enfants.
Déjà les premières étoiles
Brillent en or, sur leur fond noir.
Au nid, l'enfant ; au ciel, les voiles !
Bonsoir ! bonsoir !

La colombe, au bois solitaire,
Roucoule son dernier appel.
Les petits anges de la terre
Invoquent Notre Père au ciel.
Dormez, enfants ; dormez, colombe ;
Que vos yeux clos ne puissent voir
Ni le trébuchet, ni la tombe.
Bonsoir ! bonsoir !

Voici qu'on donne la lumière :
Plus de bruit, anges, plus de jeu !
Vite, un baiser à la grand'mère,
Vite, un petit mot au bon Dieu.
Que votre cœur au ciel s'élève,
Brûlant comme un pur encensoir.
Vous qui pouvez sourire en rêve,
Bonsoir ! bonsoir !

Vos blondes têtes parfumées
Se penchent en se balançant ;
De vos lèvres demi-fermées
S'échappe un souffle caressant.
Au front, pas de rides cruelles ;
Au ciel, pas d'orage à prévoir.
Pour dormir, vous ployez vos ailes,
Bonsoir ! bonsoir !

Quoique bien des larmes timides
Aient coulé sur vos deux berceaux,
Vos yeux n'en sont pas moins limpides,
Vos rêves n'en sont pas moins beaux.
Le sort protecteur, quoique austère,
Vous laissa ce qu'il faut avoir :
Nid de duvet et cœur de mère,
Bonsoir ! bonsoir !

Que ce nid vous reste, ô chéries !
Que ce cœur vous berce toujours.
Qu'il chante vos journées fleuries
Et console vos mauvais jours.
Vous me donnerez vos alarmes,
Je vous donnerai mon espoir,
Et, quand j'aurai séché vos larmes,
Bonsoir ! bonsoir !

Que je puisse vous voir heureuses,
Souriant aux bras d'un époux,
Caressant les têtes joyeuses
Qui fleuriront sur vos genoux.
Qu'un jour vous me disiez calmées,
Vous penchant sur mon linceul noir :
« O toi, qui nous a tant aimées,
Bonsoir ! bonsoir ! »

ÉTIENNE MARCEL.



REVUE MUSICALE

BEETHOVEN

(Suite et fin.)

PLACEZ-VOUS devant un tableau de Claude Lorrain ou de Ruysdaël, de façon à ce que le jour, habilement ménagé, vous permette d'en apprécier tous les détails. Pour peu que vous ayez le moindre sentiment du beau, vous serez frappé d'admiration devant ces toiles magnifiques ; puis, assistez, les yeux fermés, et tout abandonné en votre âme, à l'audition de la symphonie pastorale. Si cette musique, par ce qu'elle a d'infini, de flottant et de mystérieux dans son mode de manifestation, ne l'a pas emporté près de vous sur les chefs-d'œuvre de la peinture, mettez que je n'ai rien dit et oubliez mon paradoxe.

L'humoriste Hoffmann, grand musicien et critique éminent, a dit quelque part : « Beethoven est, plus qu'aucun autre, compositeur romantique (ce mot signifiait, pour Hoffmann, un génie que n'entrave pas la routine et qui s'élance dans l'idéal). Aussi réussit-il moins dans l'emploi de la musique vocale, qui représente des sentiments déterminés, que dans celui de la musique instrumentale, qui jette l'âme dans le domaine des rêves indéfinis. »

Une foule de compositeurs de tous les âges et de tous les pays ne trouvèrent rien de mieux que de fabriquer des morceaux de piano, de flûte et de violon sur les mélodies de Beethoven. Le monde fut inondé de fantaisies et de variations, particulièrement re-

marquables par un déluge de notes et par l'absence complète d'inspiration personnelle. On faussa la pensée du maître, et le jour où l'on essaya d'exécuter ses propres chefs-d'œuvre, on ne sut trouver que des doigts agiles sans se pénétrer du sentiment.

Il est absolument indispensable de comprendre Beethoven, de l'étudier avec amour, de s'initier aux délicatesses et aux élans de sa pensée profonde, pour être digne de l'interpréter. Mais quand on y est parvenu, quelle source féconde de sensations charmantes ! et dans quel monde poétique ce grand et doux génie vous fait entrer ! Notre but, dans le développement du talent et du caractère de Beethoven, a été d'engager les personnes qui se livrent à l'étude sérieuse de la musique, à se persuader qu'il ne suffit pas d'un savoir-faire de prestidigitateur pour produire de grands effets sur un public érudit. Éblouir et charmer, c'est quelque chose ; pénétrer, remuer l'âme, éveiller les sentiments, c'est beaucoup plus. Une jolie femme qui ne pense pas, c'est moins qu'une femme, c'est un marbre.

Habeneck fit étudier, pendant deux années, aux musiciens du Conservatoire, la symphonie avec chœurs qui fut exécutée en 1824. C'est à son intelligente initiative que l'on doit l'idée de la Société des Concerts, vaste champ d'études pour les vrais artistes ; saine et féconde école où les jeunes talents vont s'instruire et s'inspirer.

Beethoven mourut à Vienne en 1827 ; il avait, jusqu'au dernier jour de sa vie, créé des chefs-d'œuvre inimitables. Le monument que l'Allemagne élève à sa mémoire n'est qu'une bien faible expression des souvenirs impérissables qu'il a laissés dans le monde de l'art.

MARIE LASSAVER.

Economie Domestique

BLANCHIMENT DES CHALES EN LAINE TRICOTÉE.

Trempez le châle dans de l'eau tiède ; puis, faites bouillir du savon blanc dans de l'eau ; quand le savon est dissous, battez bien l'eau, et quand elle est très-mousseuse, mettez-y le châle. Pressez-le entre les mains sans frotter ; recommencez à deux fois cette opération ; ensuite, rincez le châle dans de l'eau douce et tiède, et ayez soin que tout le savon disparaisse.

Après, prenez un peu moins d'un litre d'eau très-

tiède, faites-y dissoudre deux cuillerées de gomme arabique en poudre, mêlez bien et trempez-y le châle, en le pressant dans les mains, de manière à ce que le liquide se répartisse également ; puis, tordez-le dans les mains d'abord, et ensuite dans des morceaux de toile blanche très-propre ; finissez l'opération en attachant le châle par tous les bords avec des épingles sur une nappe et en le recouvrant d'une seconde nappe.

Cette opération faite avec soin, laisse toute leur souplesse aux ouvrages au tricot ou au crochet.

Correspondance.

JEANNE A FLORENCE



En attendant le retour à Paris d'Adrienne, mes amies veulent bien me donner chaque semaine, le jour que nous consacrons, l'hiver dernier, à nos réunions de charité; mais hier, Thérèse seule s'est rendue à l'appel. Pourquoi Lucie et Marie manquaient-elles au rendez-vous, elles si exactes d'ordinaire? Que pouvait-il leur être arrivé d'imprévu, de fâcheux? Nous nous mîmes l'esprit à la torture de toutes les façons pour trouver la solution de ce problème; puis, voyant l'heure si avancée qu'il n'y avait plus d'espoir à conserver, nous demandâmes à ma mère la permission d'aller nous informer nous-mêmes de la cause de cette absence qui nous inquiétait.

Ma mère y consentit. Notre empressement était tel, que nos chapeaux se trouvèrent sur nos têtes avant seulement que la vieille bonne qui devait nous accompagner eût déposé son tricot et décroché son châle. Il est vrai que ce n'est pas par la promptitude qu'elle brille, notre Catherine!... mais voilà quinze ans qu'elle nous sert, et nous sommes si bien habituées à ses défauts, que c'est tout juste si nous nous en apercevons encore.

— Quand ces demoiselles seront prêtes... dit enfin Catherine entr'ouvrant discrètement la porte de ma chambre.

— Mais, ma bonne, nous le sommes depuis une heure, allais-je répondre un peu vivement peut-être, quand un regard éloquent de Thérèse m'arrêta. « Il faut de l'indulgence pour les vieux serviteurs, les serviteurs fidèles, disait ce regard; nous sommes encore leurs débiteurs pour l'affection qu'ils nous ont donnée alors qu'ils ne nous devaient que des soins mercenaires. Catherine a un peu exercé ta patience, c'est vrai, mais combien plus n'as-tu pas exercé la sienne, toi, pendant ces quinze années de dévouement? » Thérèse avait raison.

Juge de notre étonnement — e ne dirai pas en pareil cas de notre désappointement, quoique la surprise de nous être mises en frais d'imagination pour rien y ressemblât un peu — en nous trou-

vant en face de Lucie, fraîche, alerte, mieux portante que jamais, jardinant en robe de chambre sur le rebord de sa fenêtre...

— Est-ce que c'est mardi, fit Lucie stupéfaite. Mais oui, en vérité... Ah! Jeanne, nous pardonneriez-vous de n'y avoir plus pensé? Nous étions si occupées l'une et l'autre, que nous l'avons complètement perdu de vue.

— Je vous pardonne de grand cœur, machère, mais à une condition pourtant, c'est que vous nous direz quelles sont ces occupations si graves qui vous font ainsi oublier vos amies.

— Faut-il le demander? dit Lucie en nous montrant ses fleurs d'un air si confus que nous ne pûmes nous empêcher de rire. Je me suis mise, après déjeuner, à rentrer les plantes qui doivent passer l'hiver dans les appartements, à disposer celles qui restent dehors, à arranger ma collection de chrysanthèmes dans toutes les jardinières de la maison, si bien que le temps s'est écoulé à mon insu... j'en suis vraiment bien fâchée, bien honteuse... vous ne m'en voulez pas, bien sûr, mesdemoiselles?

— Vous en voulez! à votre place nous en aurions peut-être fait autant.

Tandis que Marie entraînait Thérèse dans la salle à manger, Lucie m'expliqua ses divers travaux de jardinage d'hiver. Elle venait de planter dans les vases de sa chambre et dans les caisses longues de sa fenêtre, à 20 centimètres les uns des autres, les oignons de tulipe, de jacinthe et de crocus qui fleuriraient au printemps. — A cette époque, c'est-à-dire en mars, elle sèmerait sur ces mêmes croisées, entre les espaces laissés libres par les oignons, des volubilis, cobéas et capucines qui grimperaient tout l'été le long de l'appui de sa croisée. Enfin, en juin, elle renforcerait ces plantes grimpanes de pétunias, géraniums, pélargoniums, héliotropes, résédas, pâquerettes blanches, rosiers du bengale, qu'elle retraits en ce moment avec leurs pots dans l'appartement, et qu'elle espérait bien avec quelques soins conserver tout l'hiver.

— Et quels sont ces soins que vous leur donnez, Lucie ?

— Je commencerais par mettre sous chacun de mes pots une soucoupe où il y aura presque tous les jours de l'eau, car l'arrosement est bien meilleur passant ainsi par le pied que tombant sur les feuilles qu'il gâte. J'aurai soin que mes plantes n'aient ni trop chaud ni trop froid; je les exposerai au soleil du matin, pendant une heure, toutes les fois que je le pourrai; quand l'air sera doux, j'ouvrirai mes fenêtres un instant; j'aurai soin de les épousseter souvent, et de laver parfois les feuilles de quelques-unes, car la poussière fait grand tort aux plantes, surtout aux camélias; mais, si vous le permettez, nous parlerons un autre jour, à propos de l'ornementation des jardinières, de ces arbustes de luxe. Aujourd'hui, venez voir un peu ma mère qui, j'en suis sûre, sera enchantée de votre visite, et nous grondera bien d'avoir oublié celle que nous vous devons. Elle dit qu'il y a toujours pour nous quelque chose à apprendre de vous et de Thérèse.

Voilà, chère Florence, comme les esprits modestes attribuent aux autres les mérites qu'ils ont eux-mêmes.

JEANNE.

MODES

Tu me vois aujourd'hui presque exaspérée d'avoir à constater l'abus de l'or dans tout; j'ai même tort de dire l'or, c'est simplement de la dorure: imagine-toi, ma chère amie, que l'on garnit des robes avec des galons d'or, on les surcharge de boutons d'or, on mêle des perles d'or dans quelques passementeries, on relève les jupes avec de larges boutons cerclés d'or, les perles d'or sont mises en profusion sur certains chapeaux. J'ai vu jusqu'à des étoffes laine et soie tissées avec du lamé d'or; tu avoueras que la métallurgie doit prospérer à une époque comme la nôtre, où les femmes, non contentes d'avoir augmenté la valeur des atours, vont maintenant mettre l'or en hausse.

Il est plus que probable que les tuniques et corselets à basques de diverses formes et grandeurs tiendront le premier rang dans les toilettes de bal cet hiver; déjà, pour robes de ville ou de visite, on fait beaucoup de tuniques ou de jupes en deux parties: je t'en citerai deux entre lesquelles ta cousine, la nouvelle mariée, pourra choisir.

Une robe en taffetas noisette, bordée dans le bas d'un revers en taffetas noir découpé à pointes; ce revers a de 25 à 30 centimètres de hauteur; devant, le même taffetas noir forme tablier, découpé sur les côtés, en dégradant les pointes jusqu'à la taille; sur le devant du corsage, le taffetas noir monte en élargissant jusqu'à l'encolure; le revers de la manche et le jockey sont également en taffetas noir découpé à pointes; la robe est ornée devant, du haut en bas, de boutons en passementerie avec gretots en jais; un bouton semblable peut être ajouté à toutes les pointes des revers. Une ceinture noire est indispensable avec cette robe.

Une autre fort distinguée se fait en popeline grise; la tunique est de forme princesse, plus longue derrière que devant; dessous est posé du velours ou de la moire violette, dépassant de 30 centimètres la jupe

en popeline, qui est, en outre, ouverte sur une longueur de 20 centimètres à chaque couture; les lés figurent ainsi de grandes languettes; elles sont bordées d'une corde grise qui est lacée à l'ouverture des lés. Le corsage décolleté, découpé dans le haut de manière à rappeler l'ornement, laisse voir la chemisette en velours violet; le jockey, un peu long, est découpé de même, ainsi que le revers de la manche; ce jockey et ce revers sont en popeline grise bordée de corde; la manche est en velours ou moire comme le bas de la robe et la chemisette; je préfère cependant à ce corsage le corsage montant en popeline grise avec jockeys et revers découpés en languettes garnies de la petite corde posée sur une bande de velours violet, et rapportés sur la manche en popeline.

Comme toute mode a son exagération, j'ai vu cette disposition de robe de deux couleurs, en bleu et gris, digne de *madame Polichinelle*, un lé gris, un lé bleu alternés; le corsage partagé en quatre bandes devant et quatre derrière, et alternant une bande bleue, une bande grise; la partie la plus originale, et que tu auras peut-être peine à croire, était les manches: la manche droite était bleue en dessus et grise en dessous, et la manche gauche grise en dessus et bleue en dessous. Louise comprendra que si je t'ai donné le détail de cette toilette, ce n'est nullement à son intention, mais afin de ne rien laisser passer sans vous en entretenir.

Je vois d'après ta lettre, que ce qui embarrasse toujours nos amies c'est de faire du *neuf* avec du *vieux*; tu m'adresses bon nombre de questions à ce sujet, et de mon côté je reçois énormément de demandes semblables. Je répondrai d'abord à ta cousine Elisabeth qui me demande un bon conseil pour transformer sa robe de popeline grise. Cette robe ne possède plus que six lés; elle est usée du bas, les plis sont coupés dans le haut. Quant au corsage il n'y faut pas compter, et je vous vois toutes deux, d'ici, tournant et retournant cette robe qui a encore une certaine fraîcheur et que l'on ne peut *ressortir*. D'après les toilettes que je viens de te décrire, tu peux voir qu'en ce moment rien n'est plus facile. — Prends un gris plus foncé ou du taffetas noir, sépare tous les lés après en avoir retiré un pour le corsage, taille dans l'étoffe foncée cinq pointes, comme des feuilles de parapluie, ayant dans le bas 20 à 30 centimètres de largeur et de toute la longueur dont tu veux faire la jupe; ensuite tu prendras dans chaque lé que tu découperas à créneaux ou en dents de feston, dans le bas et sur les deux côtés et tu ajouteras en étoffe foncée la longueur qui manquera, tu peux mettre une hauteur de 30 à 40 centimètres; les dents de festons ou les créneaux sont bordés d'un velours, d'un galon, d'une passementerie, d'une guipure ou d'une ruche. Le corsage sera également de deux nuances: il sera fait à ceinture ronde, les devants qui seront garnis d'une bande en étoffe foncée et découpés comme la jupe prendront moins d'étoffe que des devants ordinaires; le tour du cou, ainsi que le haut et le bas des manches, seront garnis de même que toute la robe; la ceinture doit être assortie à la nuance la plus foncée. Cette façon de robe se fait beaucoup aussi pour des robes neuves; je l'ai vue en foulard shanghai blanc avec le bord et les pointes en taffetas bleu.

La robe-redingote, telle que tu me la désignes, ne

peut être portée par une jeune fille; froncée aux épaules avec ceinture, c'est une robe de chambre de *maman*. La robe *princesse*, boutonnée devant, droit ou en biais, est fort élégante; elle ne peut être portée pour robe habillée, mais seulement comme demi-toilette ou négligé.

Tu pourras donc faire, de cette manière, ta robe en foulard bleu à semé noir sans ornement dans le bas, simplement bordée d'une tresse en soie noire; tu placeras des boutons en passementerie du bas de la jupe à l'encolure, et tu encadreras les boutonnieres de losanges formés par une passementerie *courante*. L'épaulette sera figurée par trois losanges avec la même passementerie; tu placeras un bouton dans chaque losange; tu ornas de même le bas de la manche.

Si tu préfères la popeline *bleu marin*, tu pourras ouvrir la robe en biais, le côté des boutonnieres découpé en festons allongés bordés d'une petite corde noire; tu poseras une corde au bas de la jupe, un nœud en corde avec glands sur chaque épaule, et un au bas de la manche.

On ne peut se décider à abandonner les corsages blancs; on en a si bien pris l'habitude pendant cet été, qui semblait sans fin! Tu auras donc encore la satisfaction d'être chez toi en canezou blanc; on en fait de charmants en foulard, en cachemire ou en alpaga; on utilisera les patrons de chemisettes de l'été, car la forme est absolument la même; les petites vestes, en cachemire blanc, ornées de galon cachemire ou de passementerie seront également portées.

Je ne veux pas oublier de te signaler, comme *exclusion*, les ceintures, cravates et galons avec sujets, soit chasses, enfants jouant au cerceau, au bilboquet, etc., courses complètes, ou le portrait plus ou moins ressemblant du héros du sport: *Gladiateur*; des collections de papillons... les hirondelles ont aussi une vogue que j'aurais comprise à l'époque de la délicieuse romance de Félicien David.

Je t'ai bien souvent parlé de la guipure-Cluny: elle est plus en faveur que jamais; on la voit partout, dans toutes les parties de nos vêtements, depuis les pantouffles jusqu'au chapeau; elle orne les robes même en étoffe foncée et les confections. J'ai vu pour toilette de demi-deuil une robe en taffetas noir avec pattes en guipure-Cluny sur transparent violet, partant de la ceinture et descendant à 30 centimètres environ du bas de la robe; les manches étaient garnies en haut et en bas de trois pattes rappelant celles de

la jupe; le petit paletot en taffetas noir avait sur le devant cinq pattes en guipure sur transparent violet; les manches étaient pareilles à celles du corsage: il était serré à la taille par une ceinture en guipure, que j'aurais voulu remplacer par une patte placée dans le dos au bas de la taille: je trouve que la ceinture ajuste trop le vêtement, et lui donne l'air d'une toilette d'intérieur; selon moi, le pardessus doit se mettre et se retirer facilement, afin de montrer que l'on a un corsage dessous, autrement il perd son titre de *pardessus*. Mais revenons à notre guipure; figure-toi que les chapeaux de satin, de velours même, seront ornés de guipure: on la mêle aux plumes, aux oiseaux et aux fleurs. Te dire que cela fait bien, ne serait pas tout à fait mon avis; je trouve que cette dentelle est un peu lourde pour les chapeaux; malgré cela, quelques modistes réussissent assez bien ce genre d'ornement blanc sur velours noir, pensée ou bleu Mexico. On emploie beaucoup la guipure pour lingerie et pour toilette d'enfant; on la pose habituellement sur transparent, et les rubans de couleur donnent un aspect plus habillé aux corsages blancs et aux robes de baby.

Les jupons subiront sans doute quelques modifications cet hiver; déjà on a commencé, pour certaines robes, à les assortir à l'ornement; on voit dans les magasins des jupons en tissu très-fort, avec différentes dispositions en toutes couleurs; de larges bandes brodées, des motifs séparés figurant des nœuds de corde, des croisillons en passementerie ou en lacet, des revers garnis de guipure noire et de boutons, des pattes posées en biais ou en travers.

Les robes de petites filles se font toujours à ceinture avec ou sans bretelles; on ajoute pour cette saison un petit corsage à basque ouvert devant; il est en étoffe pareille à la robe ou en velours.

On fait toujours aussi la robe Gabrielle, princesse, duchesse, etc., tu l'appelleras comme tu voudras, mais je t'engage fort à faire celle de ta filleule de cette forme, qui se porte à tout âge, en cachemire blanc soutaché en bleu; avec le petit paletot pareil, elle aurait une fort jolie toilette très-confortable pour l'hiver.

Je te vois de grandes occupations pour tout ce mois, si tu veux avoir terminé la robe de ta filleule pour le commencement de décembre; au milieu de tous tes travaux n'oublie pas

Ton affectionnée
GABRIELLE.

EXPLICATIONS

Planche XI

COTÉ DES BRODERIES. — 1 à 25 Alphabet. — 26, Mouchoir — 27, *Elisabeth*. — 28, Garniture — 29 et 30, Parure — 31, B. C. — 32, E. C. — 33, L. B. — 34, L. G., écusson — 35, H. B., écusson — 36, A. C. — 37, N. C. — 38, *Hortense*. — 39, M. G. D. — 40, D. C. — 41, F. F. — 42, A. M. — 43 et 44, Parure — 45, O. N. — 46, A. B. — 47, *Cécile* — 48, P. F., avec couronne de vicomte — 49, Voile de fauteuil.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 10 bis, Paletot de baby — 11 à 20, Robe de baby — 21 à 24, Pantalon — 25 à 28, Gilet — 29 à 32, Carton à bonnet — 33 à 35, Bénitier — 36, Étoiles au crochet.

COTÉ DES BRODERIES

- 1 à 25, ALPHABET, broderie russe pour le mouchoir n° 26.
- 26, Mouchoir, broderie russe ; la broderie se fait au-dessus de l'ourlet.
- 27, *Élisabeth*, anglaise, feston, plumetis et cordonnet.
- 28, GARNITURE, plumetis, cordonnet et feston.
- 29 et 30, PARURE mousseline, plumetis, cordonnet point de sable, jours et feston.
- 31, B. C., anglaise, plumetis et cordonnet.
- 32, E. C. enlacés, anglaise, plumetis et cordonnet.
- 33, L. B. enlacés, romaine, plumetis.
- 34, L. G. enlacés, avec écusson, pour linge de table, plumetis et cordonnet.
- 35, H. B., écusson pour mouchoir, plumetis, cordonnet, point de sable et jours.
- 36, A. C. enlacés, anglaise, plumetis et cordonnet.
- 37, N. C. enlacés, anglaise, plumetis et cordonnet.
- 38, *Hortense*, anglaise, plumetis, cordonnet et pois.
- 39, M. G. D. enlacés, anglaise, pour linge de table, plumetis et cordonnet.
- 40, D. C., romaine, plumetis.
- 41, F. F., anglaise, plumetis, cordonnet et point de sable.
- 42, A. M., gothique, plumetis et cordonnet.
- 43 et 44, PARURE sur toile, plumetis et cordonnet garni d'un feston à jour.
- 45, O. N., romaine, linge de table, plumetis.
- 46, A. B. enlacés, romaine, plumetis.
- 47, *Cécile*, anglaise, plumetis, cordonnet et feston.
- 48, P. F., avec couronne de vicomte, pour drap, plumetis, cordonnet et point de sable.
- 49, VOILE DE FAUTEUIL en application de batiste sur gros tulle.

COTÉ DES PATRONS

- 1 à 20, COSTUME pour enfant de deux à trois ans, popeline ou cachemire soutaché, ou brodé en lacet.
- 1 à 10 bis, Paletot.
- 1, Devant.
- 2, Moitié du dos.
- 3, Manche dessus.
- 4, Manche dessous.
- 5 à 7, Pattes du bas de la manche.
- 8 à 10, Pattes du haut de la manche.
- 10 bis, Croquis.
- 11 à 20, Robe.
- 11, Devant.
- 12, Dos.
- 13 à 15, Pattes de la manche.
- 16, Manche.
- 17, Patte pour le bas de la jupe.
- 18, Bande pour le devant du corsage.
- 19, Bretelle.

20, Croquis.

Vous pouvez faire ce petit costume en toutes nuances, soutaché en noir, ou en blanc soutaché en noir ou en couleur. Le dessin peut être fait sur l'étoffe même, ou par petites pattes rapportées ; dans ce cas, le trait encadrant chaque patte servira de patron. Pour poser les pattes, vous suivrez les lettres de raccord. Les bretelles sont taillées de même pour le dos et le devant, les deux parties sont réunies par une couture sur l'épaule ; la lettre de raccord H, désigne l'endroit où la bretelle doit être fixée au bas de la taille devant, et la lettre I l'endroit où elle est fixée dans le dos.

21 à 24, PANTALON.

21, Patron du pantalon.

22 et 23, Ceinture.

24, Croquis.

Pliez l'étoffe sur la ligne ponctuée du patron n° 21, avant de tailler le pantalon, chaque jambe étant en un seul morceau ; puis vous faites une fente sur le côté de D à F. Les plis, l'ourlet et le feston sont faits avant la couture ; on fait une coulisse derrière. Ce patron peut également servir pour pantalon fermé.

25 à 28, GIBECIÈRE en canevases de Chine.

25, Patron et dessin de grandeur naturelle.

26, Grosseur du canevase à employer.

27, Détail du travail grossi.

28, Croquis.

Toute la broderie est faite en gros cordonnet ; on commence par le zigzag en gros cordonnet noir et blanc, puis le petit dessin en cordonnet rouge croisé en noir, puis la petite croix en soie verte et le point lancé en soie jaune qui passe à chaque point sur les trois soies formant le zigzag. On pose ensuite les rangs de petite passementerie violette que l'on fixe sur le canevase par quelques points en soie jaune ; on termine par les épines en soie noire qui sont placées en dehors de la passementerie, et les petites croix rouges, vertes et blanches entre les deux passementeries.

Le croquis n° 27 ayant été placé de côté sur la planche, il faudra la retourner de manière à voir le zigzag en long comme au dessin n° 25.

29 à 32, CARTON à bonnet.

29, Bande pour le tour du carton.

30, Petite bande pour le tour du couvercle.

31, Dessin du dessus du couvercle.

32, Croquis du carton.

Ce travail se fait en appliques de taffetas sur velours ; les appliques sont brodées en soie et entourées de lamé d'or ; un gros cordonnet d'or fait tout le dessin qui serpente autour des appliques ; le détail des nuances est indiqué sur la planche au dessin n° 29 ; les points représentés sur le dessin par de petits ronds, sont des points noués ; on les fait en cordonnet blanc sur le velours, entre le lamé et le cordonnet d'or, en violet clair sur l'applique ponceau, et en cordonnet noir sur l'applique orange qui se trouve dans le bas du dessin.

On peut monter ce carton en se dirigeant pour

les dimensions sur l'ovale du couvercle et en ayant soin de tailler celui du fond un peu plus petit.

33 à 35, BÉNITIÈRE en tapisserie,

33, Patron.

34, Détail grossi du travail.

35, Croquis.

Le Bénitier est en bois sculpté; on le pose sur le fond bleu. Les petites étoiles qui entourent la sainte Vierge sont en acier; un perlé en acier sépare la soie blanche de la noire; toute la tapisserie est en soie d'Alger; le dessin n° 34 donne le détail du point, le canevas est grossi, afin de mieux distinguer le point qui doit remplir complètement les fils du canevas. On se procurera les fournitures nécessaires pour cet objet et pour ceux dessinés sur cette planche, chez mademoiselle Ribault, 3, rue de Rohan.

36, ÉTOILES au crochet pour dessus de lit, coton C. B. n° 20.

Montez une chaîne de 8 mailles, fermez la chaîne par une maille passée.

1^{er} RANG. — 3 mailles-chainettes pour former la 1^{re} bride — 7 fois : (4 mailles-chainettes — 1 bride) — 4 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 3^e maille-chainette du commencement du rang.

2^e RANG. — 8 fois : (7 demi-bridés prises dans le jour formé par les 4 mailles-chainettes du rang précédent).

3^e RANG. — 8 fois : (3 demi-bridés — 3 demi-bridés dans la même maille — 3 demi-bridés).

4^e RANG. — 8 fois : (4 demi-bridés — 3 demi-bridés dans la même maille — 4 demi-bridés).

5^e RANG. — 8 fois : (5 demi-bridés — 3 demi-bridés dans la même maille — 5 demi-bridés) — 1 maille passée dans la 1^{re} demi-bride du rang.

6^e RANG. — 8 fois : (4 mailles-chainettes — 1 demi-bride prise au creux de la dent du rang précédent). Les 8 dents formées par les 5 premiers rangs font un petit gaufré qui doit être soulevé sur les rangs de crochet clair, ce qui n'a pu être figuré exactement sur le dessin : vous ferez donc à chaque dessin, au 6^e rang, passer les 4 mailles-chainettes sous la dent.

7^e RANG. — 8 fois : (5 mailles-chainettes — 4 demi-bride prise dans le jour — 5 mailles-chainettes — 1 demi-bride prise dans la demi-bride).

8^e RANG. — 2 mailles passées — 16 fois : (5 mailles-chainettes — 1 demi-bride prise dans le jour).

9^e RANG. — Comme le 8^e.

10^e RANG. — 2 mailles passées — 16 fois : — (5 mailles-chainettes — 1 demi-bride prise dans la maille-chainette formant le milieu du jour).

11^e RANG. — Crochet russe avec reliefs. Pour chaque relief vous faites 6 brides dans la même maille; du 11^e au 20^e rang, vous faites du crochet russe. Nous ne répéterons pas à chaque rang: demi-bridés et brides crochet russe, ni avant de commencer, retournez votre ouvrage et faites 1 maille-chainette qui remplacera la 1^{re} maille; terminez chaque rang par 1 maille passée. — 8 fois : (11 demi-bridés — 1 relief).

12^e RANG. — 8 fois : (1 bride prise dans la même maille que le relief du rang précédent. — 11 demi-bridés).

13^e RANG. — 8 fois : (4 demi-bride — 1 relief —

7 demi-bridés — 1 relief — 1 demi-bride — 3 demi-bridés dans la bride du rang précédent).

14^e RANG. — 8 fois : (4 demi-bridés — 1 bride prise dans la même maille que le relief — 7 demi-bridés — 1 bride prise dans la même maille que le relief — 1 demi-bride).

15^e RANG. — 8 fois : (1 demi-bride — 2 demi-bridés prises dans la bride — 1 demi-bride — 1 relief — 3 demi-bridés — 1 relief — 1 demi-bride — 2 demi-bridés dans la bride — 2 demi-bridés — 1 relief — 1 demi-bride).

16^e RANG. — 8 fois : (1 demi-bride — 1 bride dans la même maille que le relief — 5 demi-bridés — 1 bride dans la même maille que le relief — 5 demi-bridés — 1 bride dans la même maille que le relief — 3 demi-bridés — 1 bride dans la même maille que le relief — 4 demi-bridés).

17^e RANG. — 8 fois : (1 demi-bride — 1 relief — 2 demi-bridés — 2 demi-bridés dans la bride — 2 demi-bridés — 2 demi-bridés dans la bride — 2 demi-bridés — 1 relief — 4 demi-bridés).

18^e RANG. — 8 fois : (4 demi-bridés — 1 bride dans la même maille que le relief — 11 demi-bridés — 1 bride dans la même maille que le relief — 1 demi-bride).

19^e RANG. — 8 fois : (1 demi-bride — 2 demi-bridés dans la bride — 11 demi-bridés — 2 demi-bridés dans la bride — 2 demi-bridés — 1 relief — 1 demi-bride).

20^e RANG. — 8 fois : (1 demi-bride — 1 bride dans la même maille que le relief — 18 demi-bridés).

21^e RANG. — + 5 mailles-chainettes — 1 bride double dans la 5^e maille — 10 mailles-chainettes — formez un anneau en faisant 1 maille passée dans la 7^e maille en partant du crochet — 3 mailles-chainettes — 20 brides prises dans l'anneau — 4 maille passée dans la dernière maille-chainette avant les 20 brides — 6 fois : (5 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 3^e bride) — 5 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans la 5^e maille après la bride double. Retournez au signe +; ce rang forme les petites rosaces qui entourent l'étoile, il faut donc répéter 16 fois le travail compris entre les deux signes; pour réunir ces petites rosaces entre elles, il faut dans le dessin répété 6 fois, comme il est indiqué dans la parenthèse, à la deuxième fois, remplacer la 3^e maille-chainette par une maille passée prise dans la boucle correspondant à la rosace précédente, comme on pourra s'en rendre compte par le croquis.

PETITE ÉTOILE. — Montez une chaîne de 7 mailles, fermez la chaîne par une maille passée.

1^{er} RANG. — 8 demi-bridés prises dans l'anneau formé par la chaîne — 1 maille passée.

2^e RANG. — 2 brides dans chacune des brides du rang précédent.

3^e RANG. — 8 fois : (3 demi-bridés — 2 brides doubles prises dans la 2^e maille du premier rang en piquant le crochet dans le fil de la chaîne qui est devant). Ces brides doubles forment les 8 reliefs indiqués sur le croquis; terminez le rang par une maille passée.

4^e RANG. — 3 mailles-chainettes pour former la première bride — 7 fois : (4 mailles-chainettes — 1 bride) — 11 mailles-chainettes — 1 maille passée

dans la 3^e maille-chaînette formant la bride au commencement du rang.

3^e RANG. — Pour former les picots de ce dernier rang, vous faites pour chaque picot 4 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise dans la dernière demi-bride — 8 fois (3 demi-bridés — 1 picot — 3 demi-bridés — 1 picot — 3 demi-bridés).

PORTE-LETTRES

Porte-lettres en cuir gris avec appliques en moire verte et velours noir. La rayure du fond se fait en petit lacet de soie verte, fixé par quelques points en cordonnet d'or; on pose l'applique en moire verte sur ce fond rayé et on l'entoure d'une soutache algérienne en or; on colle ensuite la petite applique en velours noir, entourée de soutache algérienne en or et retenue par un point croisé en cordonnet d'or. Les petites étoiles de côté sont en soutache algérienne avec perles noires dans le milieu des branches. Le cadre du porte-lettres est en ganse ornée de soie verte, soutache algérienne en or, et perles d'or.

PETITE PLANCHE DE CROCHET

- 1, Serviette à marrons.
- 2, Dentelle pour voile de fauteuil, rideau, dessus d'édredon, etc.

TAPISSERIE PAR SIGNES

Fond pour coussin, chaises, etc.

Petite bonde, dessin cachemire pour encadrement.

GRAVURE DE MODES (1)

Toilette de jeune fille. — Robe en taffetas à rayures noires, avec pattes en taffetas uni entourées de guipure noire. — Casaque fendue à toutes les coutures avec bord formant revers, en taffetas uni garni de guipure. — Jupou en cachemire de même nuance, orné dans le bas de deux volants passant dans de petits velours noirs. — Chapeau-empire en tulle bleu avec long voile carré en tulle noir.

Toilette de jeune femme. — Déshabillé du matin. — Robe en popeline d'Irlande de forme princesse, ornée de velours vert formant zigzag; un galon cachemire passe entre les deux; le même ornement est répété derrière au milieu du dos, jusqu'en bas de la robe. — Bonnet en mousseline garni de guipure et orné de petits velours. — Col et manches en guipure.

Toilette de petit garçon. — Jupe en cachemire blanc ornée de petits lacets en laine rouge. — Ceinture à pointe avec gibecière. — Veste grecque ornée comme la jupe. — Chemisette en toile. — Cravate de foulard fond blanc à petit semé rouge. — Casquette en drap blanc ornée de petits galons en laine rouge.

(1) Robe du matin et toilette de petit garçon de madame Leclerc, 13, rue Vivienne.

Logogriphe

Bien que je porte un nom d'impératrice,
La fortune à mes vœux se montre peu propice :
Je suis simple et sans art, je vis de dévouement.
— Mais, retranchez deux pieds, et vous verrez com-
[ment
Flamme venant du ciel, émanant de Dieu même,
J'ai reçu d'éclairer la mission suprême.
Malheur, quand abusant de mes dons créateurs,
On égare par eux les esprits et les cœurs !
— Mes membres déplacés, je me change en matière,
Je viens du ciel encor, je suis nette et légère ;
Le lis immaculé n'a pas plus de blancheur,
Et, froide, je procure une douce chaleur.
— Sur quatre de mes pieds, recelant le tonnerre,
J'éclipse le soleil, je rafraîchis la terre ;
— Puis, je deviens la mer qui baigne l'Archipel,

Fatale à plus d'un Grec par Homère immortel ;
— Ou bien encor j'exprime un état de malaise
Qu'un chrétien sait souffrir ; la charité l'apaise.
— Sur trois pieds je vous aide à passer un cours
[d'eau,
— Ou, par la druidesse, au jour de l'an nouveau,
Recueilli sur le chêne aux forêts de la Gaule,
Je passais pour sacré, talisman ou symbole.
C'est en vain qu'en nos jours on voudrait revenir
Au paganisme usé qui n'est qu'un souvenir.
— Que vous dirai-je encor ? Dans ma forme multiple,
Comme la Trinité, l'on me voit une et triple ;
— Et pour conclure enfin par un trait opportun,
Réduite à deux seuls pieds, encore ils ne font qu'un.

M^{me} J. DE GAULLE.



Mosaïque

LES DAMES DE CRÈVE-CŒUR.

En 1354, les troupes de Henri II assiégeaient la ville de Bouvignes, située aux bords de la Meuse, dans le comté de Namur. La ville se rendit, mais quelques officiers se retirèrent dans une tour nommée la tour de Crève-Cœur, et ils opposèrent aux ennemis une énergique et longue résistance. Trois de ces chevaliers avaient été suivis par leurs femmes; aussi intrépides que les plus courageux soldats, elles combattaient à côté de leurs maris, elles soignaient les blessés et travaillaient pendant les nuits à réparer les brèches que le canon avait faites pendant les jours. Toutes trois devinrent veuves, et les troupes de Henri II envahirent la tour. Sur le point d'être faites prisonnières, craignant la captivité et les outrages, elles s'encouragèrent, se pri-

rent par la main et se jetèrent du haut des remparts dans la Meuse.

Il y a peu d'années, on célébrait encore, à Bouvignes, un obit annuel en mémoire des dames de Crève-Cœur.

∴

L'amour-propre, a dit La Rochefoucauld, est plus habile que le plus habile homme du monde. Vauvenargues répond : L'amour-propre fait beaucoup de fautes contre ses véritables intérêts.

∴

Il faut être supérieur à sa situation par son âme et ses sentiments, car on n'est à son aise dans les prospérités de la vie que quand on est placé plus haut qu'elles.

M^{me} DE DURAS.

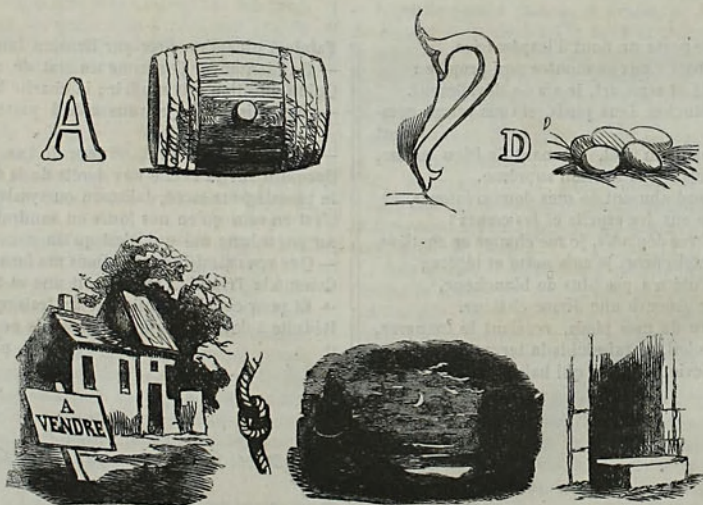
Le môt du Logogriphe d'Octobre est EDMOND.

Saint Edmond de Cantorbéry fut persécuté par Henri II, roi d'Angleterre, et vint chercher un asile en France, où il mourut en 1241. — Il y a aussi saint Edmond, roi Saxon, martyrisé par les Danois.

Dans Edmond on trouve : Monde — Démon — Mode — Dôme — Onde — Don — Nom — Ode.

EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE : De tout temps les petits ont pâti des sottises des grands.

RÉBUS



Paris. — Typographie MORRIS et Comp, rue Amelot, 64



Journal Des Demoiselles

Paris Boulevard des Italiens, 1.

34^e année. Novembre 1865

Paroisses Deaterbecq Rue du Casino 4^{te} Porte de Calogne

Ayuntamiento de Madrid

N^o 1

Amsterdam Deaterbecq Wydelstraat, 8. 329

